4 CE QUE L'ÉVANGILE N'ENSEIGNE PAS

En traçant ici un rapide tableau des doctrines étrangères à l'enseignement du Christ et condamnées par la lettre comme par l'esprit de l'Évangile, nous suivrons autant que possible l'ordre chronologique, notant ainsi les déviations et les erreurs au fur et à mesure de leur apparition dans l'espace de quinze ou seize cents ans.

Placé à ce point de vue, nous n'aurons donc point à tenir compte de l'importance plus ou moins grande des pratiques et des dévotions nouvelles qui, comme autant de plantes parasites, ont essayé de s'attacher au tronc vigoureux du grand arbre de l'Évangile. Nous n'aurons pas davantage à nous occuper de l'influence plus ou moins fâcheuse qu'elles ont pu exercer sur les destinées de la religion chrétienne. Cela nous entraînerait dans de trop longs développements.

4.1 LES PRIÈRES POUR LES MORTS

Ni l'Ancien ni le Nouveau Testament ne parlent de *prier* pour les morts. On ne trouve aucun passage pouvant faire naître l'idée d'intercéder pour ceux qui ne sont plus. Nous sommes invités à prier pour *tous* les hommes : pour les rois, pour les princes, pour les magistrats, pour nos amis comme pour nous, nos adversaires et nos ennemis, mais jamais pour les morts. Bien plus nous trouvons partout dans l'Évangile des déclarations comme celles-ci condamnant expressément cette doctrine : "*Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ; dès maintenant, oui dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs fatigues, car leurs œuvres les accompagnent*" (Apocalypse 14 : 13).

Si les chrétiens qui quittent ce monde sont *bienheureux*, s'ils se *reposent*, comment serait-il possible de prier pour eux ? "*Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père*, dit Jésus lui-même, *sinon je vous l'aurais dit, je vais vous préparer une place. . . Je reviendrai vous prendre avec moi afin que là où je suis vous soyez vous aussi*" (Jean 14 : 2 et 3). Si le fidèle qui quitte ce monde a une place assurée dans le ciel, que manque-t-il à son bonheur, et que pourrait-on demander pour lui ? D'après la déclaration de Paul, quand nous quittons ce corps, nous allons "*jouir de la présence du Seigneur*" (2 Corinthiens 5 : 8). N'est-ce pas le bonheur parfait ? Est-il possible de démontrer d'une manière plus éclatante l'inutilité et l'impossibilité de la prière pour les morts ? C'est donc bien là, dans toute la force du terme, une *nouveauté* condamnée par tout l'enseignement de l'Évangile.

Cela est tellement vrai que, pour essayer de légitimer cette pratique, l'Église romaine a dû avoir recours aux livres *apocryphes*. Elle a été heureuse de découvrir dans l'un d'eux, dans le 1^{er} livre des *Maccabées*, un passage qui, en apparence, semblerait lui donner raison ; mais, aveuglée par le parti-pris, elle n'a pas vu qu'elle bâtissait sur le sable. Les livres apocryphes en effet ne méritent aucune confiance. Ils sont remplis d'erreurs, de contradictions et de vaines légendes. Les Juifs ne les ont jamais admis dans le recueil sacré des Saintes Écritures. L'Église des quatre premiers siècles les distinguait soigneusement des livres inspirés,

déclarant par la bouche de saint Jérôme qu'elle les recevait " pour l'édification du peuple et non point pour prouver et autoriser aucun article de foi " ¹¹.

Loin d'avoir sa source dans l'enseignement du Christ, l'idée de prier pour les morts est d'origine entièrement païenne. ¹²

En entrant dans l'Église chrétienne, les philosophes païens y apportèrent bien des rêveries sur la vie future. Des hérétiques de grande réputation ne manquèrent pas d'émettre aussi leurs hypothèses sur la situation des âmes après la mort.

Les idées païennes exercèrent une grande influence. Beaucoup de Pères de l'Église s'en inspirèrent en les modifiant à leur gré. Ainsi quelques-uns pensaient que les âmes sont retenues dans les lieux cachés jusqu'à la résurrection ; d'autres, qu'elles devaient toutes sans exception, même la Vierge, être purifiées par le feu au jour du jugement ; d'autres enfin, que les plus fidèles ressusciteront à la venue même du Christ et les plus coupables beaucoup plus tard. C'est de toutes ces suppositions plus ou moins erronées que sont nées les prières pour les morts. On tira naturellement les conséquences des idées en cours en demandant à Dieu soit de donner aux âmes la paix et le rafraîchissement dans le lieu où elles étaient retenues, soit de leur épargner le plus possible le feu purificateur du jugement, soit enfin de les faire avoir part à la première résurrection.

En tout cela il ne s'agit nullement du purgatoire, qui alors était encore entièrement inconnu et, comme nous le verrons, ne fut inventé que beaucoup plus tard. Comme on peut le constater, les prières pour les morts appartiennent donc à un ordre d'idées tout différent ; dans leur principe, elles n'ont rien qui les rattache à ce prétendu lieu de purification, et, comme nous venons de le voir, elles n'ont d'ailleurs aucune base chrétienne.

Il faut descendre jusqu'au 3^{ème} siècle pour trouver les premières traces de cette coutume au sein de l'Église. Tertullien est à notre connaissance le premier qui la mentionne. C'est seulement dans le cours des 5^{ème} et 6^{ème} siècles qu'elle commence insensiblement à se généraliser.

4.2 LA VIE MONASTIQUE

La vie monastique est une autre nouveauté, d'une date un peu plus récente que la précédente, mais tout aussi opposée à l'esprit de l'Évangile.

¹¹ Préface sur les livres de Salomon.

¹² Les prières pour les morts :

Nous avons dit que les prières pour les morts sont d'origine entièrement païenne. Voici à ce sujet le témoignage de l'abbé Marolles dans ses " Mémoires " :

Il semble qu'ils (les païens) faisaient des prières pour les morts, témoin ce vers d'Ovide :

" Ossa quieta precor tuta requiescere in urna " que l'on peut traduire par :

" Je demande en priant que tes restes reposent en paix et en sûreté dans leur urne. "

Et celui-ci de Tibulle :

" Illius ad tumulum fugiam supplexque sedebo " que l'on peut traduire par :

" Je m'enfuirai vers ton tombeau (ou je passerai près de ton tombeau) et je m'y assierai en suppliant. "

Le premier qui se voua à la vie solitaire fut un jeune chrétien nommé Paul de Thèbes. C'était vers l'an 250. Quelques années plus tard, vers 258, le célèbre saint Antoine se retira dans une grotte des déserts de l'Égypte après s'être dépouillé de tout ce qu'il possédait. Il attira à lui un grand nombre de jeunes ascètes, gagnés par son exemple. Après la mort de saint Antoine, ses disciples fondèrent des couvents dans la haute Égypte. C'est donc *au milieu du 4^{ème} siècle que la vie monastique prit naissance*. C'est à *saint Basile* qu'on attribue le triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui par la suite fut imposé aux moines. A partir du 5^{ème} siècle, les couvents se multiplièrent un peu partout.

L'Évangile ne saurait en rien légitimer une telle institution.

Le Christ ne condamne-t-il pas le monachisme, quand il dit à Dieu : *"Je ne prie pas de les retirer du monde, mais de les garder du Mauvais"* (Jean 17 : 15), ou quand il enseigne ainsi ses disciples : *"On n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau mais sur un chandelier, où elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi votre lumière doit-elle briller aux yeux des hommes pour que, voyant vos bonnes œuvres, ils en rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux"* (Matthieu 5 : 15 et 16). De même qu'il a été envoyé *dans le monde*, le Christ envoie aussi ses disciples *dans le monde* (Jean 20 : 21) afin de prêcher à tous, par leur parole et leur exemple, la bonne nouvelle du salut.

Le travail est la *loi* de l'Évangile. Or le moine vit en réalité de mendicité et Paul déclare que *"si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger"* (2 Thessaloniens 3 : 8 à 12).

Le monachisme découle du paganisme, qui avait lui aussi ses moines et ses ermites. Sans parler de l'Inde et de l'Extrême Orient, il y avait chez les juifs et dans la société romaine des sectes à tendance monastique, comme les néo-pythagoriciens et les Esséniens. C'est de là, et non de l'Évangile, qu'est venue l'idée des institutions dont Paul de Thèbes et saint Antoine furent les promoteurs. Il manque à ces institutions *250 ans au moins* pour être apostoliques ; mais ce qui leur manque surtout, c'est *l'esprit de l'Évangile* ! C'est ce qui fait leur suprême condamnation, car, dit Jésus, *"toute plante que mon Père céleste n'a point plantée sera déracinée"* (Matthieu 15 : 13).

4.3 LE CULTE DES SAINTS

Nous nous éloignons toujours plus des origines du christianisme. Pour trouver l'origine du culte des saints il nous faut descendre jusqu'au 5^{ème} siècle.

Les chrétiens de la primitive Église n'ont rendu aux saints décédés aucun culte religieux quelconque. Ce nom de *saint* était donné d'ailleurs à *tout disciple du Christ vivant sur la terre* (Actes 9 : 32 ; 2 Corinthiens 1 : 1 ; 13 : 12 etc.). Pour honorer les martyrs morts pour la foi, on inscrivait leurs noms sur les registres de l'Église locale, on rappelait leur souvenir lors de la célébration de la cène et, à certains jours de l'année, on s'assemblait près de leurs tombeaux pour entendre l'éloge de leurs vertus et pour rappeler leurs principales recommandations. On faisait alors des présents, c'est-à-dire des dons en leur honneur. Mais on ne les priait nullement. Quand l'Évangile parle de se recommander aux prières des saints, il s'agit toujours

des chrétiens *vivant* sur la terre et composant l'Église militante (*Actes 20 : 32 ; Romains 1 : 7 et 15 : 30*).

Après la prétendue conversion de l'empereur Constantin, l'Église, comblée de richesse et d'honneurs, se montra malheureusement beaucoup plus accommodante. Des païens n'ayant qu'un simple vernis de christianisme furent admis en masse dans son sein. Ils apportèrent avec eux leurs erreurs et leurs superstitions. Les martyrs décédés reçurent de plus grands honneurs ; leurs fêtes furent célébrées avec plus de pompe et leurs reliques devinrent l'objet d'un honteux commerce. On commença peu à peu à les invoquer comme intercesseurs auprès de Dieu et comme pouvant accorder aux hommes des faveurs. Pour la foule, encore si peu christianisée, *ils remplacèrent ainsi les faux dieux du paganisme*. Cela est tellement vrai que leurs sanctuaires se construisirent souvent sur l'emplacement même des temples consacrés auparavant au culte des idoles. Rien n'étant changé que le nom.¹³

C'est dans le cours du 5^{ème} siècle que le culte des saints se développa. Dans les siècles suivants il fut imposé par plusieurs évêques et combattu par d'autres. Au 7^{ème} siècle, le pape Boniface IV obtint de l'empereur Phocas que le Panthéon des païens, à Rome, jadis consacré à tous les faux dieux, fut désormais consacré à la Vierge et à *tous les saints*. La porte était ainsi ouverte à cette nouvelle et pernicieuse doctrine. Depuis lors ce culte ne fit que se développer, en même temps que les saints eux-mêmes (ou du moins décrétés tels par les souverains pontifes) ne firent que se multiplier à l'infini.

Le culte des saints est contradictoire à la raison et au bon sens.

Une créature quelconque est un être fini et ne peut par conséquent se trouver en plus d'un lieu à la fois. Comment donc cette créature entendrait-elle les supplications qui lui sont adressées de tous les points du monde ? C'est impossible. Et si l'on nous dit que Dieu lui fait connaître les demandes qui lui sont faites, on nous force alors à répondre avec le proverbe bien connu qu'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints.

Ce culte n'est pas moins contraire aux enseignements de l'Évangile. On ne trouve pas dans toute la Bible un seul exemple d'une âme pieuse invoquant les morts. Bien plus, les Saintes Écritures nous montrent clairement qu'il n'y a aucune communication entre les vivants et les morts.

Nous lisons dans le livre du Deutéronome : *"Qu'on ne trouve chez toi personne qui... consulte ceux qui évoquent les esprits..., personne qui interroge les morts, car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel"* (*Deutéronome 18 : 10 à 12*). Voici comment s'exprime à son tour le prophète Esaïe : *"Si l'on vous dit : Consultez les revenants et les devins qui chuchotent et marmonnent. Bien sûr un peuple doit consulter ses dieux et pour les vivants consulter les morts pour recevoir une révélation et un témoignage, parce qu'il n'y a pas pour lui d'aurore . . . il ne verra plus que la nuit"* (*Esaïe 8 : 19 à 22*).

Paul et Barnabas refusent le culte que les habitants de Lystre voulaient leur offrir (*Actes 14 : 14 et 45*), comme Pierre refuse celui que le centenier Corneille s'appropriait à lui rendre (*Actes*

¹³ *Les saints remplacent les faux dieux :*

"On voit, à ce qu'il me semble, dans plusieurs des hymnes de Prudence, comment à ce moment (au 4^{ème} siècle) les saints prenaient la place des petites divinités domestiques et locales qu'on aimait tant, qu'on priait de si bon cœur dans les religions antiques . . . Je m'imagine que les pauvres gens, quoique des chrétiens sincères, devaient garder au fond de l'âme quelque souvenir et quelque regret de leurs petits dieux, protecteurs de la ville et du foyer, qui peuplaient si bien l'intervalle entre la terre et le ciel . . . Les saints se glissèrent dans la place vide et ils recueillirent l'héritage de leur popularité ". (Gaston Boissier. " La fin du Paganisme ", tome 2, p. 24).

10 : 25 et 26). L'ange dit à l'apôtre Jean qui se prosternait devant lui : *"Non, attention, je suis un serviteur comme toi et comme tes frères qui possèdent le témoignage de Jésus. C'est Dieu que tu dois adorer"* (Apocalypse 19 : 10 et 22 : 8-9).

Le Christ d'ailleurs nous déclare *"qu'il est le chemin, la vérité et la vie et que personne ne va à Dieu que par lui "* (Jean 14 : 6). *"Venez à moi"* s'écrie-t-il (Matthieu 11: 28 à 30). *"Tout ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom"* (Jean 16 : 23). *"C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, c'est à Lui seul que tu rendras un culte"* (Matthieu 4 : 10). Ainsi, il n'y a aucune exception quelconque : le culte sous toutes ses formes n'appartient qu'à *Dieu seul*.

L'Église romaine fait une distinction importante entre le culte de *latrerie* et celui de *dulie* : elle consacre le premier exclusivement à Dieu et réserve le second pour les saints, les reliques, etc. Jésus, comme on le voit, condamne expressément une telle doctrine. Ainsi que l'indiquent les termes mêmes de la parole que nous venons de citer, il enseigne que le *culte* à tous ses degrés - c'est-à-dire le culte exprimé par les mots *adorer* (latrerie) ou *servir* (dulie) - doit être adressé *uniquement* à Dieu.

Paul nous dit : *"Car Dieu est unique, unique aussi le médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus"* (1 Timothée 2 : 5). Jean déclare à son tour : *"Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste"* (1 Jean 2 : 1).

Loin d'enseigner le culte des saints, loin de laisser supposer qu'il peut y avoir là au moins une chose permise, tout l'Évangile le condamne donc de la manière la plus expresse et la plus absolue et, devant cette condamnation, aucune tradition, si vieille soit-elle, aucun raisonnement, si puissant qu'on le suppose, ne saurait rester debout. Quand l'Évangile a parlé, (et non pas Rome ou le pape), la cause est entendue et le jugement irréfutable.

4.4 LE CULTE DE LA VIERGE

Le culte de la Vierge ne fait qu'un avec le culte des saints. Il ne s'en distingue que par la place plus considérable qu'il occupe dans la dévotion catholique. La condamnation absolue que la parole du Christ fait tomber sur le premier frappe donc en même temps le second.

Il n'y a en effet aucune exception pour Marie ; l'Évangile ne lui attribue aucun autre privilège que celui d'avoir été la mère du Sauveur ; mais ce privilège même ne lui confère aucun pouvoir permanent, aucun rôle spécial. Écoutez le Christ lui-même : *"Une femme élevant la voix du milieu de la foule, dit : Heureuses les entrailles qui t'ont porté et les seins qui t'ont allaité ! Mais Jésus répondit : heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent !"* (Luc 11 :27 et 28).

Jamais, sous aucune forme, le Christ ni les apôtres ne reconnaissent à Marie une part quelconque dans l'œuvre du salut. L'Évangile ignore complètement tous les titres pompeux que lui donnent les litanies. Tandis que celles-ci la désignent comme *" la mère de la divine grâce "*, ou bien *" la porte du ciel "*, l'apôtre Pierre nous déclare solennellement, en parlant de Jésus-Christ : *"Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés"* (Actes 4: 12). Comme c'est à Jésus *seul* qu'il faut aller pour le salut et que *seul* il peut sauver *parfaitement* (Hébreux 7 : 25), c'est donc à *lui seul aussi* que doivent être rendus, comme au Père et au Saint-Esprit, tout Honneur et toute gloire.

Marie est désignée dans le catholicisme par les qualificatifs les plus élogieux et les plus étranges, en particulier par la désignation sacrilège de *reine du ciel*, comme si Dieu même

était déchu de son pouvoir. Or cette même expression se trouve déjà dans le prophète Jérémie (*chapitres 7 et 44*), qui nous parle de femmes offrant des gâteaux et de l'encens à la *reine des cieux*. Mais cette pratique idolâtre est sévèrement condamnée. Le prophète la dénonce comme ayant attiré sur Juda la colère de Dieu, comme la plus grande cause de la destruction du royaume. Et le Seigneur ne doit-il pas de même être irrité contre les nouveaux adorateurs de la reine des cieux, non plus sous les traits de la lune, mais sous celui d'une femme, de l'humble Marie qui repousserait elle-même tous les honneurs qu'on lui rend, si elle pouvait faire entendre sa voix ? Aucun doute n'est possible.

D'ailleurs, dans le Nouveau Testament, quel silence au sujet de Marie ! Après la mort du Christ elle n'est plus nommée qu'*une seule fois*, au lendemain de l'Ascension, lorsqu'il nous est dit qu'elle priait avec les disciples (*Actes 1 : 14*). Il n'y a pas une expression, pas un mot, ni dans les Actes ni dans les 21 épîtres, qui puisse nous donner à penser qu'il faut rendre un culte à la mère du Sauveur. Dans les écrits des Pères de l'Église des premiers siècles il n'y a rien non plus qui autorise de tels honneurs et justifie un tel culte, éclipsant par son éclat celui qu'on rend à Dieu lui-même.

On le voit, si d'un bout à l'autre de l'Évangile on ne trouve pas un seul mot donnant même à penser qu'on puisse prier la Vierge et lui rendre un culte quelconque, en revanche on trouve partout les déclarations les plus positives et les plus claires pour condamner une telle dévotion.

C'est au 5^{ème} siècle seulement que le culte de Marie fait sa *première* apparition dans l'Église. Il doit sa naissance à plusieurs causes, mais surtout à l'influence des cultes païens qui exaltaient alors si puissamment les forces de la nature.

La mère du Christ a toujours été en honneur dans l'Église primitive, comme elle l'est encore aujourd'hui dans les Églises protestantes. Mais il y a loin d'un tel honneur à un culte quelconque. *Pendant les trois premiers siècles aucune prière, aucun honneur divin quelconque ne lui sont adressés*. Ce sont là des faits indéniables devant lesquels toutes les vaines affirmations des théologiens tombent et disparaissent.

Au 4^{ème} siècle on commence, en certains lieux, à lui donner le nom antiscrituraire de *mère de Dieu*. En Arabie des femmes fanatiques, se disant prêtresses de la Vierge, instituent une fête en l'honneur de Marie et lui offrent en sacrifice de petits gâteaux, renouvelant ainsi à la lettre la pratique des femmes de Juda offrant leurs gâteaux à *la reine du Ciel* et attirant ainsi sur elles et sur leur pays la malédiction de Dieu, comme le déclare le prophète Jérémie (*Jérémie 7 : 16 à 20*). Ces femmes formaient une secte combattue avec énergie par Epiphane qui lui reproche d'être un effort du diable pour faire rendre les honneurs divins à la nature humaine¹⁴.

Plus tard, vers 428, Nestorius, patriarche de Constantinople, soutenant que Marie ne pouvait être appelée mère de Dieu, provoque dans l'Église une violente dispute. Le mouvement s'étend partout. Les partisans et les adversaires des *Nestorius* forment deux camps presque égaux. Finalement le concile d'Ephèse, en 431, sanctionne l'expression : *mère de Dieu*.

¹⁴ *Hérésies, 78 et 79.*

Depuis lors le culte de Marie prend racine et se propage. Cependant, d'après Mabillon, la Vierge n'avait pas encore de fête à la fin du 5^{ème} siècle dans le calendrier des Églises d'Afrique¹⁵.

En 606 le Panthéon (temple païen de Rome destiné à recevoir les statues de *tous les dieux*) lui est consacré ainsi qu'à tous les saints. Désormais le chemin est largement frayé et le culte de la Vierge se développe sans obstacle. Ses images et ses reliques se multiplient dans les églises. On en vient à l'invoquer comme la reine du ciel, comme la médiatrice toute-puissante auprès du Christ. La dévotion superstitieuse des masses se porte de plus en plus vers elle, tandis que le Christ, toujours représenté comme un petit enfant dans les bras de sa mère, rentre en même temps dans l'ombre obscure, où il disparaît complètement aujourd'hui. Que voyons-nous en effet à l'heure actuelle ?

— A Marie, tous les honneurs, toutes les gloires ! C'est une véritable *idolâtrie* ou *matiolâtrie*, comme on voudra.

4.5 L'IMMACULÉE CONCEPTION

Pour n'avoir pas à revenir sur les erreurs qui sont propagées au sujet de la mère du Sauveur nous devons dire un mot de l'*Immaculée Conception*, cette doctrine toute nouvelle qui date officiellement de 1854 et par laquelle on affirme que Marie a été conçue sans péché et est venue au monde comme Dieu lui-même.

Une telle énormité, (Dom Guéranger, qui défend chaudement le nouveau dogme, est obligé de le reconnaître)¹⁶ ne peut trouver aucun point d'appui dans l'Évangile. Loin de se croire sans péché, Marie elle-même sent le profond besoin d'un Sauveur : "*Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur*" (Luc 1 : 46 et 47). L'ange lui dit que le Saint-Esprit surviendra en elle ; mais nulle mention d'une préparation miraculeuse antérieure, rien qui laisse entrevoir cette prétendue conception immaculée. Paul déclare que "*la mort a passé sur tous les hommes du fait que tous ont péché*" (Romains 5 : 12). Il revient souvent sur ce sujet et toujours il fait usage du mot *tous*, sans exception aucune, ni pour Marie ni pour personne. C'est qu'en effet l'Évangile ne fait pas d'exception. Tous sont sous l'empire du péché. Comme le dit saint Ambroise : " Jésus est le seul que les filets du péché n'ont pas enveloppé ".

Un tel dogme est donc de tout point une *création de l'Eglise romaine*, une invention sortie de l'imagination faussée de ses docteurs, qui, pour parler avec Paul, sont "*enflé d'un vain orgueil par leurs pensées charnelles*" (Colossiens 2 : 17 à 19).

Ce n'est qu'au 4^{ème} siècle qu'un moine commence à parler de l'immaculée conception ; c'est au 12^{ème} siècle seulement (en 1140) que cette idée est formellement mise en avant par quelques chanoines de Lyon. Saint Bernard la combat vigoureusement. Soutenue par les uns, repoussée par les autres, cette idée a depuis lors continuellement partagé les esprits catholiques et a causé de vives discussions. Ce n'est qu'en 1854 que le pape Pie IX l'a sanctionnée de sa propre autorité et promulguée comme un dogme obligatoire pour tous. Elle n'en reste pas moins, comme on le voit, antichrétienne au suprême degré.

¹⁵ Mabillon, *obser.*, tome III, p. 402.

¹⁶ voir l'ouvrage de Bordas-Dumoulin et Huet sur " l'Immaculée Conception ", p. 306.

Que dirons-nous des fêtes instituées en l'honneur de Marie ? (aucune d'elle n'est antérieure au 5^{ème} siècle). Celle de l'Assomption date du 7^{ème} siècle en Orient, et du 8^{ème} en Occident¹⁷, celle de la Conception du 12^{ème} siècle. Tout l'Évangile, comme toute l'antiquité chrétienne, proteste donc contre le dogme proclamé par Pie IX et si bien mis à la mode quelques années plus tard par la prétendue apparition de la Vierge à Lourdes.

4.6 LE CULTE DES RELIQUES

Ce culte, inconnu des apôtres et de l'Église primitive, n'est pas seulement contraire à l'Évangile, il est de plus condamné par la raison et le simple bon sens. Est-il en effet rien de plus absurde que de rendre un culte quelconque à des objets matériels, à des ossements, à des cheveux, à un reste d'étoffe ? Cela ne ravale-t-il pas l'homme qui rend un tel culte au rang de primitifs adorant leur fétiche, c'est-à-dire un simple morceau de bois ?

Le culte des reliques doit uniquement sa naissance à la vénération dont on entourait les martyrs chrétiens. Plus leurs personnes étaient tenues en honneur, plus on attachait naturellement de prix à ce qui restait d'elles après la mort. Ainsi, après le martyr d'Ignace, en 107, ce qui restait de ses os fut rapporté à Antioche et conservé pieusement. C'est la première trace que nous ayons des reliques. En 169 une mention analogue est faite au sujet des ossements de Polycarpe. Cette vénération des restes des martyrs est tellement dans les dispositions du cœur humain, que l'on comprend très bien la facilité avec laquelle elle se répandit dans les masses nouvellement sorties du paganisme. Ce n'est cependant qu'au 3^{ème} siècle, qu'on trouve les premières traces d'un culte plus ou moins superstitieux rendu aux reliques ; mais cette pratique, païenne par son principe, fit de rapides progrès. Saint Antoine la combattit avec force. Il demanda même que sa dépouille mortelle fut ensevelie en secret, afin qu'elle ne donnât pas lieu à une telle idolâtrie. Athanase, le plus illustre des docteurs de l'Église grecque, ne cessa à son tour de s'élever avec toute son éloquence, contre cette innovation funeste. Il fit même murer un certain nombre de reliques pour les soustraire à l'adoration de la foule.

Au 4^{ème} siècle les pèlerinages en Terre Sainte amenèrent une multiplication prodigieuse de reliques : aux restes des saints s'ajoutèrent les prétendus restes du Christ, de la Vierge et des Apôtres. Tous ces objets, soi-disant sacrés, devinrent bientôt un objet de commerce et donnèrent lieu à une spéculation effrénée. Ce furent surtout les moines qui, trouvant là des ressources faciles et assurées, se firent en grand les marchands de reliques. Comme toute église voulait avoir les siennes, ce n'était pas les clients qui manquaient. Aussi se mit-on bientôt à en *fabriquer* de fausses.

Le 2^{ème} Concile de Nicée, en 787, sanctionna par ses décrets le culte des reliques. Depuis lors, malgré les protestations de quelques docteurs comme Claude de Turin et Agobard de Lyon, ce culte ne fit que s'étendre et s'affermir. On attribua aux reliques toutes sortes de miracles et elles donnèrent lieu aux abus les plus absurdes. La fraude le disputa à la crédulité. Les croisades portèrent le mal à son comble, tellement que le 4^{ème} Concile de Latran, en 1215, se vit obligé de déclarer qu'aucune relique ne pourrait être admise tant qu'elle n'aurait pas été approuvée par le pape. Vains efforts ! Le courant était trop puissant

¹⁷ *Encyclopédie des sciences religieuses, tome I (1877) p. 656*

pour être arrêté. Aussi ne fit-il que grossir et s'étendre jusqu'au 17^{ème} siècle. Aujourd'hui il coule à flots.

4.7 LE PURGATOIRE

Aucun des Pères et des docteurs de l'Église des premiers siècles n'a cru à l'existence de ce lieu de purification, où l'âme, dit-on, doit passer un temps plus ou moins long avant d'entrer au ciel. Pour eux, comme pour les apôtres et tous les chrétiens primitifs, il n'y a qu'un moyen *unique* de purification, c'est le *sacrifice même du Christ* qui, par sa mort, "*ôte le péché du monde*" (Jean 1 : 29) et dont le sang "*nous purifie de tout péché*" (1 Jean 1 : 7).

Le purgatoire était encore inconnu au 5^{ème} siècle, comme le montrent ces paroles de saint Augustin lui-même : " Lorsque l'âme est séparée du corps, elle est à l'*instant* placée en paradis à cause de ses bonnes œuvres ou précipitée en enfer pour ses péchés " ¹⁸. " Il n'existe point de lieu mitoyen, dit-il encore ; celui qui n'habite point avec Jésus-Christ ne peut être ailleurs qu'avec le diable " ¹⁹. Justin Martyr déclare que " les âmes des bons sont dans un lieu agréable " en attendant la résurrection.

C'est dans l'intervalle qui s'écoula entre l'époque où vivait saint Augustin et la fin du 6^{ème} siècle (de 430 à 600) que l'idée que les âmes des justes peuvent souffrir après cette vie commença à prendre racine. Quant à saint Augustin lui-même il est à cet égard dans l'incertitude la plus complète. " On peut, dit-il, mettre la chose en question pour savoir si elle est vraie " ²⁰. Peu à peu cependant, l'idée fit son chemin.

Il était réservé au pape Grégoire le Grand, à la fin du 6^{ème} siècle, de poser le premier fondement de cette prison des âmes qui s'appelle le purgatoire. Il composa à ce sujet un livre rempli des contes les plus absurdes. Cependant la doctrine du soulagement des morts par les prières et l'argent des vivants ne fut introduite dans le culte public qu'en 998 sous les papes Jean XVII ou Grégoire V, et la fête des morts, approuvée par le Saint-Siège en 1001, fut dès lors régulièrement célébrée dans l'Église. En 1563 seulement, dans sa dernière session, le concile de Trente rendit enfin un décret faisant du purgatoire un *article de foi* imposé à tous les fidèles catholiques.

Comme on le voit, c'est bien là, dans toute la force du terme, un dogme moderne dérivé en ligne directe du paganisme. Ce n'est qu'après coup qu'on a cherché, mais en vain, à lui trouver un appui dans l'Évangile, car les passages qu'on invoque en sa faveur n'ont aucune portée quelconque. Qu'ose-t-on invoquer en effet pour prouver l'existence du purgatoire ? Un passage où il est question de se réconcilier avec son adversaire pendant qu'on chemine avec lui, de peur qu'on ne soit jeté en prison (Matthieu 5 : 25 et 26). Qui donc, dans ce conseil de paix, pourrait découvrir le purgatoire ? On cite également cette parole du Christ "*Si quelqu'un a parlé contre le Saint-Esprit, cela ne lui sera remis ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir*" (Matthieu 12 : 32). Or c'est évidemment là une manière de parler qui signifie *jamais*, comme il est dit d'ailleurs dans l'Évangile selon Marc, au chapitre 3, verset 29 : "*Quiconque aura blasphémé contre l'Esprit Saint n'aura jamais de pardon*". Enfin on met

¹⁸ de la Vanité du Siècle, chap. 1.

¹⁹ livre du mérite des péchés et de leur pardon, chap. 28.

²⁰ Cité de Dieu, 21, 26.

encore en avant cette déclaration de Paul : *"le feu éprouvera l'œuvre de chacun. Si l'œuvre bâtie sur le fondement résiste, son auteur recevra une récompense : si son œuvre est consumée, il en subira la perte, quant à lui, il sera sauvé, mais comme à travers le feu"*

(1 Corinthiens 3 : 12 à 15). De quoi s'agit-il ici ? D'un feu qui éprouve l'ouvrage, tandis que le purgatoire éprouve les personnes et les éprouve même horriblement. Pour voir là le purgatoire il faut d'abord l'y avoir mis.

On peut dire en toute vérité que le Nouveau Testament tout entier n'est qu'une longue condamnation de la doctrine du purgatoire. Si quelqu'un avait besoin d'être purifié, c'est bien le brigand sur la croix. Or Jésus lui dit : *"En vérité je le dis, dès aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis."* (Luc 23 : 43). S'il y avait un purgatoire, Jésus aurait-il dit à ses disciples qu'il reviendrait les prendre avec lui (Jean 14 : 13) ? Aurait-il enseigné, dans la parabole du mauvais riche et de Lazare, que ce dernier en mourant fut porté par les anges dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le paradis ? Paul aurait-il désiré quitter ce corps *"pour être auprès du Seigneur"* (2 Corinthiens 5 : 8 et Philippiens 1 : 23) ? Aurait-il affirmé *"qu'il n'y a plus maintenant de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus"* (Romains 8 : 1) ? Jean, de son côté, aurait-il pu écrire : *"Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ; dès maintenant, oui dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs fatigues car leurs œuvres les accompagnent"* (Apocalypse 14 : 13).

Remarquez d'ailleurs, qu'au sujet de la vie à venir l'Évangile ne fait *jamais* mention que d'un lieu de bonheur et d'un lieu de malheur, d'un paradis et d'un enfer ; *jamais* il ne parle d'un lieu intermédiaire, excluant ainsi toute idée même de purgatoire.

Cette observation suffirait, à la rigueur, pour montrer comment ce dogme est en opposition absolue avec tout l'enseignement du Christ. Mais il y a plus : une telle croyance est une *injure* sanglante à l'amour de Dieu comme aux mérites mêmes du Sauveur.

Quoi ? Le Dieu de miséricorde, qui a donné son Fils au monde et qui offre sa grâce aux plus grands pécheurs, nous dirait : Je te pardonne, mais en attendant tu vas passer des centaines d'années peut-être, dans les flammes du purgatoire ? Ne serait-ce pas de sa part une indigne et cruelle dérision ?

Quoi ? Jésus-Christ a porté nos péchés sur la croix, *"il a tout accompli"* (Jean 19 : 30), *"il est pour nous justice, sanctification et rédemption"* (1 Corinthiens 1 : 30). Et l'on vient nous dire que son sacrifice n'est pas parfait, qu'il faut y *ajouter* les souffrances inouïes du purgatoire ! *"Le sang du Christ nous purifie de tout péché"* (1 Jean 1 : 7) et, en face de cette parole de l'apôtre Jean, on ose soutenir que c'est nous qui devons nous purifier dans les flammes ! N'est-ce pas là fouler aux pieds l'Évangile, outrager odieusement le divin crucifié et déclarer Dieu cruel et menteur dans toutes ses promesses ?

On ne peut songer sans indignation à toutes les iniquités qu'enfante chaque jour le purgatoire. Il fait de Dieu un Dieu d'argent, favorable aux riches et sans aucun égard pour les pauvres. Vous avez perdu quelque membre de votre famille. Le prêtre vous dit naturellement, qu'il est en purgatoire et qu'il faut des messes pour l'en tirer. Oui, mais les messes se payent. Vous êtes riche, vous versez l'argent, et les messes se multiplient et l'âme du défunt est tirée des flammes. Mais voilà un pauvre qui est aussi dans le deuil. Il voudrait également faire dire des messes pour le repos des siens. Malheureusement il n'a pas d'argent. Or *pas d'argent, pas de messe ! pas d'argent pas d'âme* arrachée aux tourments infinis du purgatoire ! Ainsi, parce que je ne puis pas payer le prêtre d'une Église qui a établi

un tarif pour les grâces de Dieu et qui en trafique, je n'obtiendrai rien du Seigneur ? Les âmes de mes bien-aimés resteront indéfiniment dans ces terribles flammes ? Je vous le demande, si une telle énormité pouvait s'accomplir, où serait la justice de Dieu ? Où seraient son amour et sa compassion ? C'est pourtant la monstruosité qu'on nous enseigne (et qu'on pratique), depuis que l'Eglise a trouvé cette *mine d'or du purgatoire*, qui fait couler le Pactole dans son sein, mais qui couvre d'opprobre toute l'œuvre de Jésus-Christ.

4.8 L'ABSTINENCE DES VIANDES

A certains jours du jeûne et pendant tout le carême l'Église catholique régleme la table des fidèles et défend l'usage des viandes. Manger du gras aux époques défendues devient donc un péché scandaleux, à moins qu'on n'ait préalablement obtenu une dispense à prix d'argent, car, avec de l'argent, il est toujours des accommodements avec l'Église : l'argent peut tout racheter, mais il ne peut être remplacé par rien. C'est ainsi qu'on rabaisse la religion à une vaine distinction entre le gras et le maigre et, ce qui est pire encore, à une indigne question d'argent. Or ouvrez l'Évangile : il jette l'anathème à toutes ces puérlles et peu chrétiennes restrictions ! *"Écoutez, et comprenez, dit Jésus. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui est impur ; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui rend l'homme impur"* (Matthieu 15 : 11). *"Mangez tout ce qui se vend au marché, ajoute Paul, sans poser des questions par motif de conscience"* (1 Corinthiens 10 : 25). *"Car le règne de Dieu, n'est pas affaire de nourriture ou de boisson, il est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint"* (Romains 14 : 17).

Ces textes sont assez clairs. Cependant il y a plus. Savez-vous quels sont les hommes que l'apôtre, inspiré de Dieu, dénonce longtemp à l'avance comme devant *"abandonner la foi et s'attacher à des doctrines de démons"* ? Ce sont, dit-il, *"ceux qui prescrivent de ne pas se marier, et de s'abstenir de viandes que Dieu a créées pour qu'elles soient reçues en actions de grâce"* (1 Timothée 4 : 1 à 3). Qui donc aujourd'hui accomplit cette prophétie ? La réponse est sur toutes les lèvres : ce sont ceux qui ont institué le célibat des prêtres, le carême et les jeûnes, et qui font observer ces traditions romaines, comme si elles étaient des commandements de Dieu.

Le carême, en effet, il n'est pas besoin de le dire après avoir lu les affirmations de l'Évangile, est *une institution tout humaine* qui ne s'établit que fort tard et d'une manière assez lente. Au temps de Tertullien, vers la fin du second siècle, il n'y avait de jeûne obligatoire que celui du vendredi saint, jeûne de quarante heures. Au 4^{ème} siècle le carême durait trois semaines à Rome et sept semaines dans certaines parties de l'Orient et à Alexandrie. Ce n'est qu'au milieu du 5^{ème} siècle, à Rome, qu'il fut définitivement fixé à quarante jours par l'évêque de cette ville, Léon 1^{er}. Mais toute cette réglementation n'a rien à faire avec le *vrai jeûne*.

Quand on examine cette institution dans son principe ou dans ses résultats, on est forcément obligé de conclure qu'il y a là une pratique étrangère à l'enseignement apostolique et *antichrétienne* au premier chef, car rien n'est plus opposé que cette religion du gras et du maigre à l'esprit et aux enseignements de Celui qui a dit : *"Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité"* (Jean 4 : 24).

4.9 LES INDULGENCES

Dans l'origine, aux premiers siècles de l'Eglise, les indulgences eurent pour but d'apporter un adoucissement à la discipline rigoureuse exercée à l'égard des chrétiens tombés dans quelque péché scandaleux et désireux, après une sincère repentance, d'être réadmis dans l'assemblée des fidèles. Quand la sévérité primitive commença à se relâcher, on en vint à remplacer les longues et difficiles pénitences par d'autres plus courtes et plus faciles, telles que récitation de prières, flagellation, jeûne, etc. De plus ce qui n'avait été d'abord qu'un cas de discipline, applicable seulement aux pécheurs ayant causé quelque grave scandale, devint général pour tous les fidèles. Tous purent bénéficier des indulgences accordées ainsi pour les péchés de toute nature.

A mesure que se développe la puissance des papes, le pouvoir d'accorder des indulgences se concentre en leurs mains. C'est ainsi que Grégoire VII promet indulgence plénière à tous ceux qui prendraient les armes contre l'empereur d'Allemagne, Henri IV, et que Victor III en fait autant pour ceux qui l'aideront à combattre les Sarrazins. C'est grâce aux indulgences qu'Urbain II, prêchant la première croisade, voit des multitudes répondre à son appel et qu'Innocent III lève des armées pour exterminer les Albigeois hérétiques.

Un fait digne de remarque, c'est que jusqu'au 13^{ème} siècle *les indulgences ne sont attribuées qu'aux vivants*. A ce moment, les choses commencent à changer de face.

Un frère mineur, Alex. Alès, imagine le *trésor des indulgences* composé des mérites surabondants du Christ et des saints. Après lui d'autres docteurs étendent aux *morts* l'application de ces mérites. Ils affirment que les âmes du purgatoire peuvent en jouir aussi bien que les vivants eux-mêmes. C'est le pape Boniface VIII, qui enseigne formellement cette doctrine, en 1300, lors de l'institution du jubilé.

Dès lors la vente des indulgences prit des proportions scandaleuses. Ces indulgences étaient des remises de peine accordées aux pécheurs pénitents ; il fallait, pour les obtenir, faire néanmoins un certain sacrifice, c'est-à-dire verser une certaine somme, en d'autres termes les payer à beaux deniers comptants. On pouvait obtenir ainsi des dispenses applicables pour les vivants à toutes sortes de péchés aussi bien qu'aux âmes du purgatoire ; mais rien ne pouvait dispenser de payer.

Les papes avaient la clé de ce trésor, mais ne l'ouvraient pas sans argent. On sait ce qu'était devenu ce commerce, lorsque la Réforme éclata en Allemagne. Les indulgences se vendaient sur les places publiques au son du tambour, avec tout l'attirail des charlatans sur la foire. " *Aussitôt que l'argent tombe dans la caisse, disait le laineux Tetzl, les âmes s'envolent du purgatoire !* ". Cela n'empêche pas le concile de Trente, en 1652, de rendre un décret faisant des indulgences un dogme obligatoire pour tous les fidèles et lançant l'anathème " contre ceux qui les disent inutiles ou nient que l'Eglise ait la puissance de les accorder. "

Il est inutile, après cela de rappeler combien l'Evangile, par sa lettre comme par son esprit, est opposé à une telle doctrine. Des œuvres surrogatoires, des mérites surabondants ! Mais écoutez donc cette déclaration du Christ : "*quand vous aurez fait ce qui vous a été prescrit, dites : nous sommes de pauvres serviteurs, nous n'avons fait que ce que nous devons*" (Luc 17 : 10). "*Vous donc vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*" (Matthieu 5 : 48). Quel est le saint, si grand soit-il, qui puisse se vanter d'avoir fait ce qu'il devait faire et d'être arrivé à la perfection ? Ce serait déjà une insigne folie. Et que dire

de celui qui prétendrait avoir fait *plus que son devoir* et posséder *des mérites surabondants* à déverser sur ceux qui en manquent !

D'ailleurs à la base des indulgences il y a une idée fautive, une idée païenne, outrageante pour Dieu, vrai contre-pied de tout le christianisme : c'est l'affirmation que le ciel *se gagne, s'achète* par des prières, des bonnes œuvres ou de l'argent, et que l'homme peut ainsi *faire son salut*. Or le ciel ne se gagne ni ne s'achète, il se donne. Il faut l'accepter comme une pure grâce, sans argent et sans aucun prix, ou s'en passer. Le ciel à gagner, a-t-on dit avec raison, c'est le ciel à perdre. Le salut ne se fait pas ; il est fait depuis dix-neuf siècles. Il n'y a rien à y ajouter, rien à en retrancher, il faut simplement le saisir par la foi, tel que le Christ l'a accompli, et le recevoir à genoux, le front dans la poussière, car l'homme, quel qu'il soit, n'a et ne peut avoir *aucun mérite* devant Dieu.

4.10 LA PAPAUTÉ

Quiconque a lu l'Évangile sans parti pris sait très bien que ce n'est pas là qu'il faut chercher l'origine de la papauté. " Pendant les trois premiers siècles, dit l'abbé Michaud, alors qu'on était à l'origine même des traditions apostoliques et qu'on pouvait connaître aussi sûrement que possible la nature et l'étendue de l'autorité papale, le *pape n'était aux yeux de tous que l'évêque de Rome, le successeur des apôtres au même titre que les évêques des autres sièges fondés par les apôtres* ²¹."

Cela est tellement évident qu'il faut descendre jusqu'au 4^{ème} siècle pour découvrir les premières traces de ce qui devait être un jour le pouvoir papal. Tous les Pères qui ont vécu avant cette époque ignorent absolument les prétendus privilèges des évêques de Rome. Aucun d'eux n'applique à ces évêques les paroles du Christ adressées à Pierre :

" Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ". Ils considèrent le pouvoir des clés, non comme le privilège particulier de cet apôtre, mais comme l'apanage commun de tous les autres.

C'est bien là d'ailleurs le véritable enseignement de l'Évangile. Quand Jésus prononce cette fameuse parole : "*Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*", il a en vue, non l'apôtre lui-même, mais la belle confession de foi qu'il venait de faire : "*Tu es le Christ, le Fils de Dieu vivant*". C'est là ce que reconnaît saint Augustin lui-même, quand il déclare que "*la pierre c'est le Christ*" ²². "*De fondement, en effet, nul n'en peut poser d'autre que celui qui s'y trouve, à savoir Jésus-Christ.*" (1 Corinthiens 3 : 11). Pierre confirme lui-même, en toute humilité, cette vérité éclatante de lumière quand il s'exprime ainsi : "*Approchez-vous donc de lui, la pierre vivante, rejetée par les hommes . . . la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la tête de l'angle*" (1 Pierre 2 : 4 et 7).

Le pouvoir de lier et de délier, *promis d'abord* à Pierre (mais promis seulement) est *donné* ensuite en même temps à *tous* les apôtres, et même à *toute l'Église* (Matthieu 18 : 18 et 19). Pierre n'a donc aucun pouvoir spécial.

En faut-il d'autres preuves ? Ecoutez le Christ parlant à ses disciples : "*Pour vous, ne vous faites pas appeler Rabbi (maître) ; car vous n'avez qu'un Maître et tous vous êtes des*

²¹ " La papauté antichrétienne ", page 12

²² Cent vingt-quatrième Traité sur Saint Jean.

frères. Ne vous faites pas appeler docteur car vous n'avez qu'un docteur, le Christ. . . Celui qui voudra être le premier parmi vous sera votre esclave " (Matthieu 23 : 8 à 12, et 20 : 25 à 27). Ainsi, entendez-le bien, il n'y a pas et il ne peut y avoir de pape. Le seul maître dans l'Église, le seul directeur, c'est le Christ.

Ce que le Christ nous enseigne ainsi, l'apôtre Pierre lui-même nous le répète à son tour, quand il se déclare "*pasteur comme les autres et témoin comme eux des souffrances du Christ "*, quand il recommande de "*paître le troupeau de Dieu, non comme dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en se faisant de cœur le modèle du troupeau "*, quand il parle enfin de l'apparition "du Chef des Pasteurs", c'est-à-dire du Christ (1 Pierre 5 : 1 à 4).

La papauté est donc en opposition complète avec l'esprit comme avec l'enseignement du divin Chef de l'Église. Le titre de pape, comme la fonction même, est une *nouveauté* ajoutée au christianisme, mais que le christianisme répudie. Inconnue des apôtres et des chrétiens des premiers siècles, cette doctrine pernicieuse n'a pour base que des falsifications historiques et l'orgueil sacerdotal ²³.

L'épiscopat, comme charge distincte, n'apparaît dans l'Église que vers 130 ou 140. Ce n'est qu'à cette époque qu'il est question d'évêques à Rome. Tout ce qui va au-delà est absolument légendaire. Les historiens ne s'entendent même pas sur l'ordre dans lequel se sont succédé, jusque vers l'an 120, les hommes placés à la tête de l'Église de Rome, et élus (fait à noter) *uniquement par les fidèles de cette ville*.

Quand, profitant de leur situation d'évêques de la première ville du monde, les pontifes romains commencent à manifester leurs prétentions ambitieuses, ils trouvent partout des opposants déterminés. C'est Victor, en 196, qui le premier laisse éclater l'esprit papal dans toute son orgueilleuse tendance à la domination. Mais il est vivement remis à sa place par les évêques de l'Asie Mineure, Polycarpe en tête, comme par Irénée, de Lyon, et il voit ses prétentions foulées aux pieds sans aucun égard.

Ce n'est que dans la seconde moitié du 4^{ème} siècle, après le Concile de Sardique, que l'évêque de Rome met en avant un droit positif : celui de haute judicature. Encore faut-il remarquer qu'Innocent 1^{er} (402-417), qui s'efforce de donner au canon de Sardique toute son application, ne s'appuie point pour cela sur la parole du Christ, mais *uniquement* sur les Pères et sur le Concile. Zozime, son successeur (417), émet, lui aussi, la prétention de juger en appel les causes ecclésiastiques, mais le Concile de Carthage le pria de se mêler de ses affaires.

Vers le milieu du 5^{ème} siècle, Léon 1^{er} prétend intervenir entre deux évêques des Gaules. Il rassemble même à Rome un Concile à ce sujet ; mais ni lui ni son concile ne sont écoutés des évêques.

Citons enfin le témoignage, si décisif, de saint Grégoire le Grand évêque de Rome, à la fin du 6^{ème} siècle. Il écrit ce qui suit à Jean, évêque de Constantinople, qui avait pris le titre d'évêque universel : "*Par quelle audace ou par quel orgueil vous efforcez-vous de vous emparer d'un titre nouveau qui peut scandaliser tous les frères ? ... S'emparer de ce titre impie, c'est imiter Satan... Que direz-vous, au terrible jour du jugement à venir, vous qui aspirez à être appelé dans ce monde non seulement pape, mais pape universel ? Repoussez cette perfide suggestion "*.

²³ voir à ce sujet l'ouvrage de M.E. Audra : "*La Papauté et les fausses Décrétales "*.

Ces véhémentes répréhensions de Grégoire n'empêchent pas son successeur, Boniface III, de solliciter et d'obtenir de l'empereur Phocas, en 607, ce même titre " impie " d'évêque universel. Depuis lors le pouvoir papal ne fait que s'étendre et s'affermir jusqu'à devenir ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un pouvoir omnipotent, incarnant en lui l'Église tout entière. Louis XIV disait : " L'État c'est moi ". Le pape, déclaré infaillible, peut maintenant dire à son tour : " L'Église c'est moi ", et il le démontre par ses actes.

Mais ce qui manquera toujours à cette chaîne de papes, si longue qu'elle soit, c'est le premier anneau, celui qui devrait la rattacher aux apôtres. Comme le fait remarquer un spirituel historien : " *la chaîne n'accroche pas* ". Dès lors, à quoi sert-elle ? Elle git à terre, inutile et nuisible, comme une embûche sur le chemin.²⁴

Parlerons-nous, après cela, de l'*infaillibilité* du pape, qui n'a été votée qu'en 1870, au Concile du Vatican ? A quoi bon ? Il s'en faut au moins de 1800 ans que cette doctrine soit *apostolique*, comme il s'en faut du tout au tout qu'elle soit *chrétienne*.

Eh quoi ! si la papauté est déjà condamnée par l'Évangile, combien plus l'infaillibilité d'un homme pécheur ne le sera-t-elle pas ! Un pape infaillible, c'est, selon l'expression du comte de Montalembert, " *une idole élevée au fond du Vatican* ".

Même au Moyen Age l'enseignement général était que le pape pouvait tomber dans l'erreur et devait être déposé et jugé comme tous les autres évêques se trouvant dans le même cas. Les faits d'ailleurs confirment cette théorie. Quant aux erreurs et aux contradictions des papes, elles s'appellent légion. Aussi cette prétendue infaillibilité a-t-elle été combattue jusqu'à nos jours par les plus éminents docteurs du catholicisme et n'a pu trouver sa définition dogmatique qu'en 1870, au Concile du Vatican, sous l'influence néfaste des Jésuites, et, malgré le manque de liberté, 88 évêques votèrent contre.

On s'appuie aujourd'hui, pour prouver l'infaillibilité, sur cette parole du Christ à Pierre : "*J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point*" (Luc 22 : 32-34). Or écoutons ce que dit à ce sujet le célèbre et savant chanoine catholique Ignace de Doellinger :

" Il est manifeste que ces paroles ne peuvent se rapporter qu'à Pierre personnellement et à sa conversion après avoir renié le Christ... Il est donc complètement contraire au sens de vouloir trouver là... une promesse de l'infaillibilité future d'une série de papes... *Aucun des anciens docteurs de l'Église, jusqu'à la fin du 7^{ème} siècle, n'a conçu pareille interprétation.* Tous, sans exception, au nombre de dix-huit, n'ont vu là qu'une simple prière du Christ pour que son apôtre ne succombât pas entièrement...

Or, comme depuis Pie IV (1559 à 1565) le serment universellement imposé au clergé contient l'obligation de ne jamais interpréter l'Écriture Sainte autrement que d'après le consentement unanime des Pères, chaque évêque et théologien viole le serment qu'il a prêté

²⁴ Les papes :

Les chefs visibles de la religion païenne portaient le nom de souverains pontifes. Les papes n'ont fait que les imiter. " Ces souverains païens, dit Denys d'Halicarnasse ont une autorité souveraine sur les grandes affaires, car ils jugent des choses sacrées, tant entre les particuliers qu'entre les magistrats et les ministres des dieux ; ils établissent de nouvelles lois de leur autorité, lorsqu'il n'y en a pas d'écrites. Ils font l'inspection sur tous les sacrificateurs. Ils sont aussi les interprètes et les prophètes, que le peuple va consulter sur le culte des dieux et des saints ; et, s'ils voient que quelques-uns n'obéissent pas à leur commandement, ils les punissent à leur discrétion ; mais, quant à eux, ils ne sont soumis au jugement de personne... Lorsque l'un d'eux vient à mourir, un autre le remplace, choisi non par le peuple, mais par le sacré collège " (Denys d'Halicarnasse, " Antiquités romaines ", livre 2).

lorsqu'il conclut exégétiquement du passage en question que le Christ a promis au pape le privilège de l'infaillibilité dogmatique " ²⁵.

C'est donc bien là un dogme de fabrication toute moderne, le plus nouveau des dogmes, né d'hier à peine, et aussi éloigné de l'enseignement du Christ que le ciel est éloigné de la terre.

4.11 LE CULTE DES IMAGES

S'il y a une chose en faveur aujourd'hui dans l'Église catholique, c'est bien le culte des images. Tout ce qui se rapporte à l'industrie sacrée à laquelle ce culte a donné lieu, tient la plus large place dans son sein.

L'Église primitive ignorait absolument tout cela. Elle avait en horreur les images et les païens lui reprochaient même de n'avoir dans ses temples aucun simulacre de la divinité. A quoi Origène répondait : "Il est dit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras LUI SEUL* " (Luc 4 : 8) .

D'ailleurs, le deuxième commandement (supprimé, il est vrai, par les intéressés) est formel ! "*Tu ne feras point d'images... tu ne te prosterner point devant elles et ne les serviras point*" (Exode 20 : 5 et Deutéronome 5 : 7). Humblement soumise à la parole de Dieu, l'Église primitive devait tout naturellement obéir au précepte divin et proscrire rigoureusement de ses temples, comme elle le fit, toute peinture et toute statue ²⁶ .

C'est seulement au 4^{ème} siècle, alors que les païens entrèrent en foule dans l'Église, que les images commencèrent à prendre faveur. Cette dévotion nouvelle se propagea rapidement dans les masses ignorantes et grossières, chrétiennes en apparence, mais encore païennes de cœur. Bientôt on tenta d'introduire les images dans les temples, mais l'opposition fut telle qu'il fallut y renoncer.

Cependant le torrent de la superstition allait sans cesse grossissant et entraînait de plus en plus les esprits. Il déborda enfin au 5^{ème} siècle. On finit alors par introduire les images dans les lieux consacrés au culte, non pourtant sans faire beaucoup de réserves ni sans rencontrer des résistances. L'invasion des barbares et la décadence des lettres contribuèrent puissamment à ce résultat fâcheux.

On put voir bientôt quelle erreur avait été commise dans cette complaisance au goût populaire. Les images devinrent un véritable objet d'idolâtrie et les abus furent si criants, qu'une violente opposition s'éleva dans l'Église. L'évêque de Marseille, vers la fin du 6^{ème} siècle, les supprima dans tout son diocèse et maintint sa décision malgré deux lettres de celui qui, à Rome, prétendait se faire appeler pape et être seul chef de l'Église.

Toutefois, la véritable lutte contre les images n'éclata guère que vingt cinq ans plus tard. Elle fut inaugurée, en 727, par l'empereur Léon III, qui ordonna de les faire disparaître des temples chrétiens. Ce fut le point de départ d'une querelle célèbre qui dura tout un siècle. Le concile de Constantinople les interdit en 754 ; celui de Nicée les rétablit en 787. En Occident, le concile Francfort, en 794, et celui de Paris, en 825, les proscrivirent à leur tour. Ce n'est qu'en 842, sous l'influence de l'impératrice Théodora, que le culte des images fut

²⁵ voir " La Papauté " par I. de Doellinger, traduction Giraud-Teulon, page 13 et 14, 1 vol. in-8 Paris, Félix Alcan, éditeur, 1904.

²⁶ voir Éditions de Pressensé, "Histoire des trois premiers siècles de l'Église Chrétienne", tome 5, page 180

solennellement rétabli dans l'Église d'Orient. Ainsi, ce culte ne triompha définitivement qu'à la fin du 9^{ème} siècle, et ce n'est qu'au 16^{ème} siècle que le concile de Trente en fit un *article de foi*.

Voilà comment le culte des images, condamné par un commandement positif de Dieu, haï par les premiers chrétiens, fut enfin imposé aux fidèles comme une doctrine obligatoire ; voilà comment l'Église catholique adore aujourd'hui ce que l'Église apostolique aurait brûlé²⁷.

4.12 LE CULTE DE LA CROIX

L'Évangile ne parle nulle part ni du *signe*, ni de la *représentation*, ni surtout de *l'adoration de la croix*. Toutes les fois que la croix est mentionnée par les écrivains sacrés, c'est toujours pour désigner le *sacrifice* du Christ et *jamais* l'instrument de son supplice. Le culte de la croix est donc, lui aussi, étranger au vrai christianisme et n'a pris naissance qu'assez tard.

Au temps de Tertullien, au 3^{ème} siècle, les chrétiens se marquent le front du signe de la croix pour montrer qu'ils n'ont pas honte de la croix du Christ. C'est vers le milieu du siècle suivant seulement, vers 350, qu'on commença à la *représenter* ; elle apparaît alors sur des pierres sépulcrales²⁸. Quand, d'après la légende, l'impératrice Hélène eut découvert le bois sur lequel le Sauveur avait été crucifié, on donna à la croix une place toujours en vue.

Une fête fut célébrée en son honneur, d'abord dans quelques églises de l'Orient, plus tard en Occident ; c'est celle de *l'Invention de la Croix*. Cette fête ne fut officiellement établie qu'en 1376 par le pape Grégoire IX. Une autre fête, celle de *l'Exaltation de la Croix*, fut établie sous l'empereur Héraclius en 628. Aujourd'hui, la croix reçoit tous les honneurs divins. " Nous l'adorons, dit Thomas d'Aquin, de la même adoration que le Christ ". Ici, nous prenons l'Église romaine en flagrant délit d'idolâtrie.

4.13 LE CÉLIBAT DES PRÊTRES

Deux des plus grandes autorités de l'Église catholique, Tomas d'Aquin et Bellarmin, déclarent que la défense faite aux prêtres de se marier n'est pas de *droit divin*, mais simplement humain. De l'aveu même de ces docteurs, le célibat obligatoire des prêtres n'a donc aucun fondement dans l'Évangile. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir le saint volume pour avoir la confirmation de ce fait.

Les apôtres, à l'exception peut-être de Paul et de Jean, étaient mariés : "Étant allé dans la maison de Pierre, Jésus trouva sa belle-mère alitée avec la fièvre." (Matthieu 8 : 14). "N'avons-

²⁷ Les pères de l'Église et le culte des images :

Voici ce que les Pères de l'Église des premiers siècles pensaient des images :

. **Justin Martyr** s'exprime ainsi : " N'est-ce pas Dieu qui a défendu par Moïse de faire aucune image, ni ressemblance des choses qui sont au ciel en haut ou qui sont sur la terre " (Dialogue à Tryphon).

. **Lactance** : "C'est une chose perverse et inconvenante que l'image d'un homme reçoive un culte (colatur) de la part de l'image de Dieu " (Institutions Divines, livre 2, chapitre 18).

. **Saint Ambroise** : " Dieu ne veut point recevoir de culte dans les pierres ", c'est-à-dire dans les statues. (Épître 31 à l'empereur Valentinien).

. **Concile d'Elvire** : " Il a été ordonné qu'il ne doit point y avoir de peinture dans les Eglises " (canon 37).

²⁸ Quand on insiste sur le symbolisme de la croix, on nous force à répondre que, pendant trois siècles et demi, l'Église chrétienne, l'Église dans sa plus grande ferveur, s'est parfaitement passée de ce symbole.

nous pas le droit, dit Paul, de mener avec nous une sœur, une femme, de même que les apôtres, et les frères du Seigneur et Céphas ?" c'est-à-dire Pierre (1 Corinthiens 9 : 5). C'est là un fait attesté par saint Ambroise, qui dit expressément : " Tous les apôtres, excepté Jean et Paul, ont eu des femmes " ²⁹ .

L'épître aux Hébreux, déclare solennellement : "*Que le mariage soit honoré de tous*" (Hébreux 13 : 4), sans aucune exception quelconque. Et Paul commande que : "*les évêques et les diacres gouvernent bien leur famille et élèvent pieusement leurs enfants*" (1 Timothée 3 : 2-4). Prophétisant ce qui devait se produire plus tard, le même apôtre s'écrie : "*l'Esprit dit expressément que, dans les derniers temps, certains renieront la foi pour s'attacher à des esprits trompeurs et à des doctrines diaboliques, séduits par des menteurs hypocrites marqués au fer rouge dans leur conscience ; ces gens-là interdisent le mariage et l'usage d'aliments . . .*" (1 Timothée 4 : 1 à 3).

D'ailleurs, à l'exemple des apôtres, les premiers pasteurs de l'Église primitive étaient mariés. Le célibat n'était que l'exception, comme il l'est toujours dans la vie ordinaire.

Il est vrai que de bonne heure, il se glissa dans l'Église une erreur fâcheuse. Dès la fin du 2^{ème} siècle, on commença à considérer le célibat comme plus agréable à Dieu et plus saint que le mariage. Dès lors, on le recommanda naturellement aux pasteurs comme une chose désirable mais non obligatoire. C'est ce que reconnaît formellement le concile de Nicée en 325. En définitive, le célibat n'est devenu *obligatoire qu'au 6^{ème} siècle*, sous le pape Grégoire VII. A cette époque-là, et même au siècle suivant, on trouve encore bien des prêtres mariés, ayant même des enfants qui leur succédaient dans leurs charges. En 1183, le 27 mars, le pape Luce III, "évêque, serviteur des serviteurs de Dieu", écrit aux religieux de l'abbaye de Blanche-Lande (non loin de Coutances en Normandie) : "Il est venu à notre connaissance que *presque tous vos prêtres étaient mariés* suivant la *mauvaise coutume* du pays, et, ayant des fils, lorsque vous ne permettez pas à ces fils de succéder à leurs pères comme par droit héréditaires dans les églises de votre dépendance, ils s'entendent avec des archidiaques ou des laïques et s'efforcent d'occuper ces églises." ³⁰ .

Ainsi, les canons de Grégoire VII n'avaient pas été imposés aux prêtres de Normandie. Si le pape condamne la coutume, il transige avec elle et n'ose pas encore interdire, sous peine d'anathème, le mariage des prêtres.

Dans l'église d'Orient le mariage des prêtres s'est continué jusqu'à aujourd'hui.

Le célibat forcé des prêtres est donc, dans toute la force du terme, un de ces *commandements d'homme* qui anéantissent les commandements de Dieu. Il est aussi contraire aux lois de la nature qu'à la loi divine. Il nous place aux antipodes mêmes de l'Évangile. Mais ce n'est pas impunément qu'on veut être plus sage que le Très-Haut. Aussi le pape Pie II est-il obligé de faire cet aveu : " Si par de bonnes raisons on a ôté le mariage aux prêtres, par de meilleures il faudrait le leur rendre. " ³¹ . Après cet aveu d'un pape, il n'y a rien à ajouter.

²⁹ Sur le chapitre 2 de la deuxième aux Corinthiens.

³⁰ voir l'article de M. B. Hauréau, dans le "Journal des Savants" de janvier 1886.

³¹ Platine "Vie de Pie II". Voir Puaux "Anatomie du Papisme" page 196.

4.14 LA CONFESSION

Quand on parle aujourd'hui de confession, on n'entend ni *la confession faite à Dieu ni la confession publique d'une faute, ni la confession libre et spontanée* faite à un ministre du Christ ou à un chrétien quelconque, sans aucune idée d'absolution : on entend toujours la confession obligatoire faite à l'oreille du prêtre, *suivie de l'absolution sacerdotale et devenant ainsi indispensable au salut*, puisqu'elle est présentée comme le seul canal de la grâce divine. C'est cette confession-là (et non les autres) qui n'a jamais été connue du Christ ni des apôtres.

Que faites-vous donc, nous dira-t-on, du fameux passage : "*Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.*" (Jean 20: 23) ? Nous pensons que, pour découvrir ici la confession auriculaire, il faut avoir de bons yeux, meilleurs que ceux des anciens Pères de l'Église dont aucun ne l'a aperçue. C'est qu'en effet elle n'y est réellement pas. A qui sont adressées ces paroles ? Ce n'est pas aux apôtres seuls, mais à *tous les disciples*, sans distinction d'hommes ni de femmes, c'est-à-dire à tous les chrétiens.

Luc nous dit positivement, que dans la réunion où Jésus tint ce langage il y avait les apôtres et *ceux qui étaient avec eux* (Luc 24 : 33), et Jean à son tour emploie le terme général de disciples pour désigner ceux qui assistaient à la réunion. Si le pouvoir est ainsi donné à tous, même aux femmes, où est le pouvoir spécial du prêtre ? De plus où est le *confessionnal* ? Il n'y en a pas l'ombre. Ce n'est pas par la confession, c'est par le don extraordinaire du Saint-Esprit que Jésus donne à ses disciples le pouvoir de discerner les dispositions des cœurs (Jean 20 : 22) et de déclarer que celui qui croit sera sauvé (Marc 16 : 16).

Ce n'est donc pas par la *confession, mais par la prédication de l'Évangile*, que les péchés peuvent être remis ou retenus. Jésus lui-même a recommandé "*qu'en son Nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé*" (Luc 24 : 47).

Qu'on lise d'ailleurs le livre des Actes et tout le Nouveau Testament, et l'on sera obligé de reconnaître que l'Église apostolique n'a jamais ni *enseigné, ni pratiqué* la confession auriculaire, chose pour elle absolument inconnue. Quand Jacques nous dit : "*confessez donc vos péchés les uns aux autres*" (Jacques 5 : 16), il ne prescrit pas autre chose que de confesser à notre prochain les torts que nous pouvons avoir envers lui et de lui demander pardon, comme il doit le faire lui-même réciproquement à notre égard.

L'Église des premiers siècles aurait-elle suivi une autre voie ? *Aucun Père de ce temps-là n'a jamais fait ni reçu* de confession. L'histoire est péremptoire sur ce point comme sur tant d'autres.

" C'est un fait incontestable, dit un ancien prêtre de Rome, M. de Sanctis, qu'aucun des saints Pères de l'Église, à commencer par *Clément de Rome et à finir par Bernard*, ne s'est jamais confessé, pas même à l'article de la mort. Quoique certains d'entre eux, tels que Cyprien et Augustin, soient morts avec l'excommunication du pape, ils n'ont point, même à ce moment-là, mandé un prêtre pour se confesser et recevoir l'absolution. Mais qui nous assure, me dira-t-on, que ces saints Pères soient morts sans se confesser ? Je réponds : l'Histoire ".

Et le même auteur ajoute : " Aussi défions-nous les prêtres de l'Église romaine de nous citer un *seul fait* qui nous démontre qu'un seul de ces premiers Pères ait jamais confessé autrui, ou se soit jamais confessé lui-même à autrui " ³².

Pendant, objectera-t-on peut-être, les Pères eux-mêmes parlent de la confession. Il y a ici un malentendu à dissiper. Il ne faut jamais perdre de vue que, si quelques-uns d'entre eux la mentionnent et même la recommandent, ils entendent toujours par là la confession *faite à Dieu* et non à l'oreille du prêtre, ou, si elle est faite à ce dernier, une confession purement *libre* et sans aucune idée d'absolution cléricale. Cela dit tout.

Un premier essai de la confession auriculaire fut fait vers la fin du 3^{ème} siècle. On institua alors dans quelques grandes villes un prêtre pénitencier, chargé de recevoir non les confessions de tous, il n'aurait pu suffire à la tâche, mais *uniquement* celles des chrétiens tombés, qui avaient renié leur foi dans la sanglante persécution de Décius (en 251), et qui n'osaient se risquer à faire l'aveu public de leur apostasie. Cette charge de pénitencier fut abolie en 383 à l'occasion d'un scandale qui s'était produit à Constantinople ; seules, quelques sectes hérétiques la conservèrent. Elle avait été établie par les hommes, elle fut abolie de même : rien de plus logique.

C'est dans un *couvent*, parmi les moines, qu'il faut chercher les premières traces de la confession, telle qu'elle se pratique aujourd'hui dans l'Église catholique. Au 6^{ème} siècle, saint Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins, impose à ses moines l'obligation de confesser leurs péchés à l'abbé ; mais il n'y avait là rien de sacramentel, aucune rémission des péchés ; c'est un simple acte d'humilité chrétienne.

L'idée de Benoît ne passa pas inaperçue. Les évêques, qui étaient généralement d'anciens moines, imposèrent autant que possible la confession aux membres du clergé. Les prêtres à leur tour pour mieux dominer sur leurs paroissiens leur vantèrent les bons effets de la confession auriculaire, qui peu à peu fit ainsi son chemin dans l'Église.

Les fidèles avaient cependant toute liberté pour se confesser à Dieu ou au prêtre. Entre toutes les preuves qu'on pourrait citer à ce sujet nous n'en signalerons qu'une seule. Le Concile de Chalon-sur-Saône, en 813, déclare au chapitre 23 de ses actes : " Quelques-uns disent qu'il faut confesser ses péchés à Dieu, d'autres disent qu'il faut aussi les confesser au prêtre ". Ce n'est qu'en 1215, au concile de Latran, que la confession auriculaire fut enfin rendue obligatoire. Deux cents ans plus tard le Concile de Trente en fit un dogme absolu.

A voir ce qui se passe aujourd'hui, la confession au prêtre étant devenue la pierre angulaire du catholicisme, dirait-on que, pendant une longue période de 1200 ans, l'Église a vécu, le christianisme s'est propagé en dehors d'une telle institution ? Que nous sommes loin de l'Évangile, loin des temps héroïques de la primitive Église, loin même des jours où saint Chrysostome s'écriait dans sa seconde homélie sur le Psaume 50 : " Mais quoi ! peut-être qu'il t'en coûte de dire que tu as péché ! Eh ! dis-le chaque jour dans ta prière. Je ne te parle point d'aller les déclarer à L'UN DE TES SEMBLABLES, qui te réprimanderait ; DÉCLARE-LES A DIEU, qui les pardonne." Voilà la vraie confession, la seule évangélique, la seule aussi qui puisse nous rendre participants de la grâce divine. Tout le reste est d'invention humaine, une funeste déviation de la doctrine du Christ, et doit par conséquent être rejeté au nom de la vérité et du salut.

³² "La confession, essai historique et dogmatique", Luigi Desanctis, pages 20 à 22.

4.15 LA MESSE

La messe est aujourd'hui le fond même du culte catholique. C'est, dit le catéchisme, "un sacrifice non sanglant dans lequel Jésus-Christ, contenu dans les espèces du pain et du vin, s'offre sur l'autel à Dieu par les mains du prêtre." ³³

On le voit, pour que la messe puisse être célébrée, pour que le sacrifice puisse être offert il y a une question préalable absolument indispensable : il faut une *victime*. Le pain et le vin doivent donc *changer* de nature et devenir le *corps, le sang, l'âme, la divinité du Christ*. C'est là ce que le prêtre prétend faire en prononçant les paroles sacramentelles : " Ceci est mon corps ". C'est la doctrine de la transsubstantiation, c'est-à-dire du *changement de substance*. Elle n'a absolument rien d'évangélique.

La fameuse parole : " Ceci est mon corps " ne peut signifier autre chose que : ceci *représente* mon corps. Autrement Jésus aurait, lui vivant, donné sa propre chair à manger aux apôtres, et, de plus, se serait mangé lui-même !

Quand le Christ dit : " Je suis la porte, je suis le chemin, je suis le cep ", cela peut-il signifier que Jésus soit littéralement une porte, un chemin, un cep de vigne ? Le prétendre serait absurde. C'est une manière figurée de parler, que tout le monde comprend. Il n'en peut être autrement de l'expression : ceci est mon corps. Le Nouveau Testament d'ailleurs (chose à remarquer) n'emploie jamais que les expressions de *pain* et de *vin* pour désigner les éléments de l'eucharistie.

Aucun des anciens Pères n'a cru à la transsubstantiation. On pourrait le prouver par de longues citations. Bornons-nous à quelques-unes.

- " Le Christ, dit Justin Martyr, nous a donné le pain, *en mémoire* du corps qu'il a pris... et il nous a ordonné de prendre le calice... *en mémoire* de son sang ".
- " Dans l'Église, dit saint Macaire, du pain et du vin sont offerts, étant *la figure* de sa chair et de son sang " (du Christ).
- " Le Seigneur, dit saint Augustin, n'a point fait difficulté de dire : ceci est mon corps, quand il donna *le signe* de son corps " ³⁴.

Que pourrions-nous ajouter à de telles déclarations ?

La doctrine de la présence réelle n'apparaît qu'au 9^{ème} siècle. Elle a pour père un moine, Paschase Radbert. C'est lui qui, le premier, dans un livre devenu célèbre, soutint que par la consécration du prêtre l'hostie perd entièrement sa nature de pain et devient le corps même que le Sauveur possédait étant sur terre.

Cette doctrine matérialiste fut vivement combattue par d'autres personnages marquants de l'époque, comme Bertram, Scot Erigène, Bérenger, etc. Le temps s'écoula, la controverse continua son train ; mais ce ne fut que 160 ans plus tard, en 1050, qu'un concile, réuni à Rome par Nicolas II, approuva la théorie de Radbert.

Malgré la décision du concile cette doctrine ne fut pas encore reçue officiellement dans l'Église. Les esprits demeuraient partagés à ce sujet. En 1047 le pape Grégoire VII lui-même *ne savait pas encore s'il fallait ou non admettre la transsubstantiation*. Il commanda un jeûne aux cardinaux pour obtenir de Dieu la révélation de la vérité ; mais la révélation ne

³³ "Catéchisme de l'église catholique", paragraphe 1369

³⁴ "Dialogue avec Tryphon" Justin Martyr, ch. 70 ; Saint Macaire, « Hom. XXVII » : Saint Augustin, contre Adimante, ch. 12. — voir « Exposé des principaux motifs », par Trivier, p. 77.

vint pas. En 1140, c'est-à-dire 75 ans plus tard, la question était débattue devant les théologiens de Paris et nos savants docteurs la tranchaient dans un sens opposé à celui de Radbert. Ce n'est qu'en 1215 que le Concile de Latran décréta enfin solennellement que la transsubstantiation devait être désormais un *article de foi* pour tous les catholiques.

Dès lors une période nouvelle commença. La communion dans laquelle les fidèles faisaient la commémoration du sacrifice de la croix, et qui avait jusque là été considérée comme le fond même de l'eucharistie, ne fut plus envisagée que comme un élément très secondaire. On fit résider la perfection du sacrement dans la consécration opérée par le prêtre et dans l'offrande à Dieu de l'hostie ainsi divinisée. C'est là ce qui constitue *la messe*.

On veut faire remonter la messe à l'Évangile, mais l'histoire est là, implacable et vengeresse ; elle nous montre, par les dates et par les faits, la naissance de ce dogme tout moderne, au commencement du 13^{ème} siècle. Ainsi *pendant 1200 ans* l'Église a sans doute célébré la communion, mais *n'a pas connu* ce qu'on appelle aujourd'hui le *saint sacrifice de la messe*.

La messe, un sacrifice, et un sacrifice renouvelé chaque jour des milliers et des milliers de fois ! N'est-ce pas là le renversement de tout l'Évangile ? Comment ! Un prêtre ferait quotidiennement descendre le Christ sur la terre ? Mais Pierre nous déclare que *"le ciel doit le garder jusqu'aux temps de la restauration universelle"* (Actes 3 : 21). Au jour de l'Ascension les anges disent aux apôtres : *"Celui qui vous a été enlevé, ce même Jésus, viendra comme cela, de la même manière dont vous l'avez vu partir vers le ciel"* (Actes 1 : 11). Paul enseigne qu'il *"est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplisse toute chose"* (Éphésiens 4 : 10), et l'épître aux Hébreux ajoute qu'il *"s'est assis pour toujours à la droite de Dieu"* (Hébreux 10 : 12).

La messe, un sacrifice ! Mais le grand sacrifice du Calvaire a aboli tous les sacrifices. La sainte victime ne s'est-elle pas écriée en mourant : *"tout est accompli"* ? (Jean 19 : 31). N'était-ce pas dire : la rédemption du monde est accomplie ?

Ecoutez encore l'épître aux Hébreux :

"Car il convenait que nous eussions un tel pontife, saint, innocent, sans tache, qui n'a pas besoin d'offrir de victimes... ce qu'il a fait une fois, en s'offrant lui-même. — Jésus-Christ est entré dans le Ciel même, non pas pour s'offrir lui-même plusieurs fois. Il a paru une seule fois, à la consommation des siècles, pour détruire le péché en se faisant lui-même victime. Par une seule oblation il a rendu parfaits à jamais ceux qui ont été sanctifiés. — Or là où il y a rémission des péchés, il n'y a plus d'oblation pour le péché" (Hébreux chapitres 7, 9 et 10).

Ainsi Jésus a tout accompli. Sous l'ancienne loi les sacrifices étaient sans cesse renouvelés ; avec le Christ, il n'y a plus qu'un *seul et parfait sacrifice*, source inépuisable de salut pour tout pécheur qui crie miséricorde. De quel droit alors oser prétendre que son sacrifice doit être répété sans cesse ? Ne voyez-vous pas que la messe est le contre-pied même de l'Évangile ?

4.16 LE CHAPELET

Nous n'avons pas besoin de dire ce que c'est qu'un chapelet. Chacun connaît cet ingénieux mécanisme à l'aide duquel les catholiques comptent si facilement leurs prières.

Le *chapelet* proprement dit se compose de 50 grains ordinaires et de 5 autres grains de plus grande dimension. Le *rosaire* est trois fois plus développé : il contient 150 grains ordinaires et 15 d'une grosseur supérieure.

On attribue l'invention de cet objet de piété à saint Dominique, mais il paraît qu'il ne fit que le mettre en vogue. Ce serait une importation des croisades et une imitation des coutumes païennes de l'Orient. On sait en effet qu'à cette époque les bouddhistes avaient, depuis longtemps, l'habitude de se servir d'une sorte de chapelet pour compter leurs prières. Les musulmans leur empruntèrent cet usage ; les croisés à leur tour imitèrent les Musulmans et introduisirent le chapelet en Europe. Quoi qu'il en soit, il n'est pas en usage dans l'Église avant le 12^{ème} siècle. Cette date tardive nous montre à elle seule combien nous sommes ici éloignés de l'enseignement du Christ.

Le chapelet est avant tout l'enseignement des prières répétées par dizaines et par centaines, en un mot des *redites* sans nombre. Or Jésus a dit : "*Dans vos prières ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'en parlant beaucoup, ils se feront mieux écouter.*" (Matthieu 6 : 7). On le voit ici encore, avec le chapelet ou le rosaire on se met en opposition manifeste avec l'enseignement du Sauveur, on anéantit le commandement de Dieu pour s'attacher à une tradition toute humaine, venue en droite ligne du paganisme et dénaturant complètement la prière.

4.17 LES SACREMENTS

L'Église catholique enseigne, comme article de foi, qu'il y a *sept* sacrements : le *baptême*, la *confession*, l'*eucharistie*, la *pénitence*, l'*extrême-onction*, l'*ordre* et le *mariage*. Or il est manifeste que Jésus-Christ n'en a institué que deux: le *baptême* et l'*eucharistie* (ou *sainte cène*). Les autres sont donc des additions faites à la doctrine chrétienne en opposition avec la parole de l'Évangile. Et il faut remarquer qu'ils ont été ajoutés très tard.

L'*extrême-onction*, par exemple, apparaît pour la première fois en 850 au concile de Pavie. C'est seulement au 13^{ème} siècle qu'Hugo de Saint-Victor la considère comme un Sacrement. La *confirmation* est mise au nombre des sacrements vers 1160, par Pierre Lombard, qui voulait par ce moyen relever la dignité des évêques.

C'est à cette époque seulement (c'est-à-dire dans la seconde moitié du 12^{ème} siècle), que le nombre des sacrements est fixé à *sept*. Jusque-là les docteurs avaient beaucoup varié ; il n'y avait aucune unité. Chacun émettait son opinion personnelle et nul n'était obligé d'en accepter une plutôt que l'autre. Il en fut ainsi jusqu'au Concile de Trente, qui décréta en 1547 qu'il y avait sept sacrements et fit de ce nombre un article de foi obligatoire pour tous. C'est ainsi que l'Église romaine a créé de toutes pièces *cinq* sacrements, que le Christ n'a point institués, qui n'ont aucune trace dans l'Évangile et que l'Église des premiers temps n'a ni célébrés, ni connus ; mais là ne s'est pas borné son audace. Elle a encore étrangement *défiguré* les deux sacrements chrétiens : le baptême et l'eucharistie.

Nous avons vu déjà de quelle manière elle a défiguré l'eucharistie par la doctrine de la présence réelle et du sacrifice de la messe comme par la communion sans communiant. Comment reconnaître là, la cène du Seigneur, instituée à table, *après le souper*, avec tous les disciples, et célébrée ainsi comme un repas fraternel par toute l'Église apostolique ? Quelle transformation ! Que nous sommes loin de la simplicité de l'Évangile ! les premiers chrétiens communiaient *après le souper*, aujourd'hui il faut être *à jeun* ; ils communiaient *assis*, aujourd'hui il faut être à genoux ; ils communiaient *tous ensemble*, aujourd'hui le prêtre et son acolyte suffisent.

Ajoutons que l'Église romaine a porté à la sainte cène une autre atteinte non moins grave en *retranchant le calice aux fidèles*, et en les faisant communier avec l'hostie seulement. Jésus avait dit : "*Buvez-en tous*", mais elle a répondu : le prêtre seul touchera au calice. Est-ce bien une Église chrétienne, qui ose ainsi fouler aux pieds les ordonnances de son divin chef et les remplacer par des ordonnances opposées et inventées par elles ?

Ce n'est qu'au 15^{ème} siècle, qu'elle a osé contredire ainsi un ordre positif du Christ et la pratique de toute l'Église apostolique. C'est le Concile de Constance, qui en 1416 a supprimé le calice aux fidèles en déclarant hérétiques et dignes de châtement ceux qui ne se soumettraient pas à sa décision. Et voyez l'inconséquence et l'audace du concile : dans le canon même du retranchement du calice, il reconnaît que Jésus-Christ a institué le sacrement sous les espèces du pain et du vin et l'a ainsi administré à ses disciples ³⁵. Le concile ne craint donc pas de supprimer un commandement divin pour mettre à la place sa propre décision. N'est-ce pas là se moquer indignement et du Christ et de l'Évangile ?

L'Église romaine n'a pas moins travesti le baptême que la cène. Elle l'a travesti d'abord en y ajoutant l'exorcisme, le sel mis sur la langue, l'onction d'huile et les signes de croix multipliés, toutes choses ignorées de l'Évangile. Elle l'a travesti ensuite et surtout en enseignant que le petit enfant, baptisé sans en avoir conscience, " est lavé du péché originel, fait chrétien et enfant de Dieu ". Ce sont les termes mêmes du catéchisme. ³⁶

Comment quelques gouttes d'eau, versées par n'importe qui, sur un nouveau-né qui ne sait rien de ce qu'on lui fait, pourraient-elles avoir cette vertu magique ? Dans quel endroit de l'Évangile a-t-on trouvé cette énormité que le sacrement *opère par lui-même, indépendamment de la volonté de celui qui le reçoit* ? C'est pourtant là ce que l'Église romaine enseigne au sujet des sacrements en général et du baptême en particulier.

Le baptême, comme tout sacrement, est un *signe* de la grâce et non la grâce elle-même. Ce qui régénère l'âme et fait le chrétien, c'est l'action intérieure du Saint-Esprit représentée ici par l'eau. Or cette grâce n'est donnée qu'à mesure que la foi se développera en lui. *C'est la foi qui fait le Chrétien*. Comment oser soutenir alors, qu'un petit être inconscient devient chrétien sans le vouloir et sans le savoir au moyen de trois petites gouttes d'eau ?

Il y a quelque chose de plus étrange encore dans le baptême tel que l'entend l'Église romaine. Elle déclare que, " si les enfants mouraient avant d'être baptisés, *ils n'iraient jamais en paradis* " ³⁷. Une telle doctrine est vraiment effrayante, monstrueuse. Voici un enfant né dans de telles conditions qu'on n'a pu lui administrer le baptême ; il meurt : il est envoyé dans un lieu imaginaire appelé les *limbes*. Ce n'est pas l'enfer, mais c'en est comme le

³⁵ voir « *Le Bouclier de la Foi* », par Pierre Dumoulin, p. 176

³⁶ "Catéchisme de l'église catholique", paragraphe 1279

³⁷ « *Catéchisme du diocèse d'Angoulême* », p. 34

vestibule. C'est dans ce lieu obscur et effrayant, privé de toute joie, dans le terrible voisinage des démons, qu'il doit passer l'éternité, car, nous dit-on, il n'ira *jamais* en paradis. Et Dieu serait injuste de traiter ainsi ce petit être innocent ? Non il serait barbare. Voici un autre enfant : on aurait pu le baptiser, mais les parents insouciants ont négligé de le faire au moment propice ; il meurt tout à coup. Et la négligence ou l'insouciance des parents aurait pour conséquence le malheur éternel de l'enfant ? Le Dieu du ciel, qui s'appelle notre Père, pourrait commettre une telle iniquité et tenir l'innocent pour coupable ? Non, cela révolte tous les sentiments du cœur et de la conscience.

Quel soulagement quand, laissant là cette théorie affreuse, on ouvre l'Évangile et qu'on trouve ces paroles du Christ adressées à des enfants juifs qui avaient été circoncis, mais non baptisés : "*Laissez venir à moi les petits enfants : ne les empêchez pas car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume de Dieu*" (Marc 10 : 14).

Et les embrassant et imposant les mains sur eux, il les bénissait. Oui, béni soit Dieu ! Baptisé ou non, le petit enfant qui meurt ne va pas dans les *limbes*, mais il entre immédiatement dans le ciel comme dans son héritage et fait partie de la société des anges et des rachetés du Christ.

4.18 AUTRES NOUVEAUTÉS

Nous pourrions continuer longtemps encore l'énumération des changements, additions et mutilations dont on s'est rendu coupable à l'égard de l'enseignement du Christ. Il y a une foule de pratiques, de dévotions et de superstitions nouvelles dont nous n'avons rien dit, car il faut se borner. Nous nous contenterons d'en signaler ici quelques-unes.

L'*usage de l'encens* dans les cérémonies du culte est un emprunt fait aux juifs et aux païens. Aux premiers siècles du christianisme, brûler de l'encens était regardé comme un acte d'apostasie. Comme c'est en l'honneur des idoles que les païens faisaient fumer l'encens, les chrétiens persécutés auraient évité le martyre si seulement ils avaient consenti à brûler sur un autel quelques grains de ce parfum. Aussi ce n'est qu'au 5^{ème} siècle qu'on commence à s'en servir, et ce n'est qu'au milieu du 6^{ème} que l'encensement imité des païens devint un acte religieux.

Les *vêtements sacerdotaux*³⁸ des prêtres et évêques sont encore en grande partie d'origine païenne. Cette coutume s'est établie peu à peu, mais les premières traces ne remontent pas plus haut que l'usage de l'encens.

L'emploi des *cierges* dans le culte catholique vient aussi du paganisme. Celui-ci entretenait dans ses sanctuaires des lampes brûlant constamment. En entrant dans l'Église à partir de l'époque de Constantin, les païens y apportèrent leurs goûts d'illumination. De là l'usage des cierges, comme si Dieu avait besoin de chandelle pour voir. Mais cet usage ne fut officiellement consacré qu'au Concile de Nicée en 787.

³⁸ Les vêtements du prêtre :

"Le cardinal Baronius, dans l' "Année 44 de Notre Seigneur", a remarqué que les anciens païens avaient le surplis, qu'ils portaient le bâton pastoral appelé *lituus* et qu'ils se servaient de l'anneau et de la mitre. Le prêtre qui faisait le sacrifice était vêtu d'une veste de fin lin appelée " *alba vestis* " par les latins ". (" Mémoires de Michel de Marolles ", abbé de Villeloin).

La tonsure des prêtres³⁹ vient également du paganisme. Les prêtres du dieu égyptien Anubis avaient la tête rasée. Ce n'est qu'au 9^{ème} siècle qu'elle fut introduite dans le cérémonial catholique.

Les processions⁴⁰, autre coutume entièrement païenne, ne commencèrent à être en usage que vers la fin du 5^{ème} siècle, en 468. On les doit à saint Mamert qui, le premier, emprunta cet usage au paganisme mourant.

Le culte en *langue inconnue du peuple* commença vers l'an 600. Quand le latin, cessant d'être parlé et compris de la foule, eut fait place aux idiomes modernes, l'Église romaine n'en continua pas moins de célébrer ses offices dans cette langue que personne n'entendait plus. Quelle aberration ! C'est là ce que l'apôtre Paul réprovoque énergiquement : "*J'aime mieux dire dans l'Église cinq paroles avec mon intelligence pour instruire les autres que dix mille en langue inconnue*" (1 Corinthiens 14 : 19).

Les païens avaient l'*eau lustrale* ! L'Église romaine, pour son usage, en a fait l'*eau bénite*, qui sous sa forme actuelle ne remonte qu'au 9^{ème} siècle.

Le *scapulaire* est un signe de dévotion en l'honneur de la Vierge. Celle-ci, dit-on procure à ceux qui le portent " une bonne mort et une prompte délivrance du purgatoire ". Il date du 13^{ème} siècle.

Le sacré-cœur est une dévotion au cœur *matériel* du Christ, dévotion inventée de toute pièce il y a deux cents ans à peine par une religieuse exaltée, Marie Alacoque.

Nous pourrions nommer encore le *culte de saint Antoine de Padoue*, aujourd'hui à la mode, celui de *saint Joseph*, le *mois de Marie*, les *médailles bénites*, les *sanctuaires à miracles*, etc. Mais il faudrait tout un volume pour mentionner toutes les dévotions que chaque jour voit naître et qui étaient précédemment inconnues.

De toutes ces choses nous pouvons dire avec toute certitude que ce sont des *nouveautés*, dont quelques-unes ont pris naissance pour ainsi dire sous nos yeux. Ce sont aussi comme autant de voiles épais dont l'Église romaine couvre la vérité chrétienne et qui la rendent méconnaissable. Jésus disait aux vendeurs du temple, quand il les chassa avec son fouet : " Otez tout cela d'ici ! " Nous dirons à notre tour : ôtez toutes ces nouveautés, toutes ces fausses doctrines, toutes ces vaines pratiques, toutes ces cérémonies extérieures, en un mot toutes ces additions faites à la doctrine du Christ; et la religion pure et sans tache, la religion de l'Évangile, fondée et prêchée par le Sauveur, apparaîtra dans toute sa beauté et attirera toutes les âmes ! " Otez tout cela d'ici ", et les ténèbres de l'erreur feront place à l'admirable lumière du Christ !

³⁹ La tonsure :

" Nous apprenons d'Hérodote et de Pline, dit encore l'abbé de Marolles, que les prêtres avaient la tête rasée à la manière des Egyptiens. Et l'empereur Commodus se fit couper les cheveux pour porter le simulacre d'Anubis, s'il faut en croire Lampridius ".

⁴⁰ Les processions païennes :

Voici ce qu'on lit par fragments épars dans divers auteurs sur les processions païennes :

" On commençait par couvrir de tapis les murs des endroits où devait passer la procession. Bientôt, au milieu d'un immense concours de peuple, s'avancait lentement l'image d'une déesse portée en grande pompe en forme de bannière. A sa suite marchaient lentement de longues files de femmes élégamment parées de vêtements blancs, jetant à pleines mains des fleurs sur la route. Venaient après elles des hommes du peuple portant des cierges allumés. Plus loin s'avançaient, deux à deux, des centaines d'enfants, chantant des hymnes en l'honneur de leur divinité. Les prêtres d'un rang élevé portaient les reliques sacrées. Enfin les chefs de l'État, les magistrats, les princes suivaient les prêtres et une foule de peuple en désordre fermait la marche ". (N. Rousset)

4.19 L'ASSOMPTION DE LA VIERGE

Prise dans l'engrenage fatal de la Mariologie en préférant obéir à ses traditions plutôt qu'à Dieu et à sa Parole (*Actes 5 : 29*) la hiérarchie romaine a proclamé en 1950 un nouveau dogme ainsi défini : "Marie Immaculée, Mère de Dieu toujours Vierge à la fin de sa vie terrestre, a été élevée en âme et en corps, à la Gloire céleste ".

Ce nouveau dogme n'a *aucune base biblique*.

Constatons d'abord qu'avant de rendre l'âme sur la croix Jésus a confié sa mère à son disciple Jean (*Jean 19 : 25 à 27*). Elle demeurera chez lui environ 20 ans jusqu'à sa mort, qui se situe vers l'an 54. Jean était donc admirablement placé pour connaître les événements essentiels de la fin de la vie de Marie et en particulier l'Assomption glorieuse de celle dont il avait la responsabilité : même en supposant qu'il n'ait pas assisté au miracle imaginé par l'Église catholique de l'Assomption, il aurait dû selon toute vraisemblance connaître les témoignages de témoins oculaires ou, tout au moins faire allusion à son " absence ". Or, non seulement il n'en parle pas mais il ose écrire "*nul n'est monté au ciel, hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel.*" (*Jean 3 : 13*).

Dans son dernier livre, l'Apocalypse, le même Jean énumère les visions célestes que le Seigneur lui accorda la grâce de contempler. Marie n'est pas citée, pas plus par Jean que par les autres apôtres auteurs de lettres aux églises. Enfin dans la galerie impressionnante des gloires de la foi (*Hébreux chapitre 11*) Marie est complètement ignorée...

Pour essayer de prouver ce nouveau dogme l'Église catholique ne s'appuie que sur des présomptions douteuses en falsifiant l'Écriture. Exemple : *Genèse 3 : 15*. Il s'agit de la première prophétie de la victoire du Christ, postérité de la femme, sur la mort. Il y a confusion voulue entre la Femme et sa Postérité. On peut citer également la salutation angélique de *Luc 1 : 28* dont la traduction exacte est : "*Je te salue, toi qui as été l'objet d'une grande grâce*". Il ne s'agit pas d'une grâce particulière mais de celle que reçoivent tous les croyants (*voir Ephésiens 1 : 6*). Marie reçoit la grâce, elle n'était pas sans péché ; preuve en est qu'elle confesse que *Dieu est son Sauveur* (*Luc 1 : 47*). Relevons enfin l'allégorie chère à l'Église romaine entre la femme revêtue de lumière (*Apocalypse chapitre 12*) et Marie. C'est une grossière distorsion du texte. Le dogme catholique fait monter Marie au ciel et pour l'Éternité alors qu'il s'agit dans le texte d'une femme conduite au désert et pour un temps (image de l'Église sur la terre avant le retour de Jésus).

Le journal "Le Monde" écrivait le lendemain de la proclamation de ce dogme défini officiellement le 1^{er} novembre 1950 : " L'Assomption de la Vierge est le premier (?) dogme catholique qui ne puisse revendiquer "aucun" appui scripturaire. En effet, ni l'Écriture, ni même les Pères des premiers siècles ne vous en diront le moindre mot ".

Nous assistons à cette invraisemblance intellectuelle et spirituelle : La lecture de la Bible est conseillée et pratiquée dans le monde catholique et même dans certaines églises en français alors que l'encyclique de 1950 sur l'Assomption est plus éloignée de l'Évangile que tous les ajouts d'avant et d'après le Concile de Trente.

L'Assomption ne sera pas la dernière invention de la hiérarchie catholique.

R.T.

4.20 LA CORÉDEMPTION DE LA VIERGE

Le fait *unique* de la Rédemption par un Rédempteur *unique* est affirmé *dès avant la naissance* de Jésus par les prophètes et prévu par Dieu de toute éternité (1 Pierre 1 : 20) et *sitôt après sa naissance* (Luc 2 : 11). Ainsi il est proclamé Sauveur et Seigneur et il confessera lui-même sa vocation exceptionnelle en particulier lors de sa présence imprévue par les siens, au temple, à l'âge de 12 ans. A ses parents inquiets Il répondra "*ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père*" (Luc 2 : 49). Ces parents ne comprirent rien à ses paroles, remarque Luc au verset 50, pas plus qu'ils ne comprendront 20 ans plus tard, tout au début du ministère de Jésus en le déclarant " hors de sens " et désirant le réduire au silence (Marc 3 : 21). Dans Jean, chapitre 7, verset 5, les frères de Jésus partagent l'incrédulité de leurs parents. Enfin il n'est pas invraisemblable d'imaginer Marie, au pied de la Croix de son Sauveur, anéantie, brisée, le cœur rempli d'ignorance et de douleur conformément à la prophétie de Siméon : "*une épée te transpercera l'âme*" (Luc 2 : 35). C'est cette très humble et très obéissante servante du Seigneur qui cependant a osé donner un ordre aux serviteurs à Cana (Jean 2 : 5), seule et unique parole tombée de ses lèvres et relevée par le Saint-Esprit pour être précieusement gardée dans l'Écriture : "*Faites ce que Jésus vous dira*" ⁴¹ affirmant ainsi la primauté des Paroles du Christ et son Unique pouvoir.

Or l'Église romaine en a fait la CORÉDEMPTRICE.

En effet le Pape actuel, Paul VI, a proclamé sur la place Saint-Pierre à Rome, à l'occasion de la clôture de l'année de la Foi, le 30 juin 1968, un Crédo dont nous extrayons les lignes suivantes : " Nous croyons que la Très Sainte Vierge de Dieu, nouvelle Eve, Mère de l'Eglise, continue au ciel son rôle maternel à l'égard des membres du Christ, en COOPÉRANT à la naissance et au développement de la vie divine dans les âmes des rachetés " ⁴².

Le deuxième Concile du Vatican a confirmé : " cette maternité de Marie dans l'économie de la grâce se continue sans interruption jusqu'à la consommation définitive de tous les élus. En effet, après son Assomption au ciel son rôle dans le salut ne s'interrompt pas: par son intercession répétée elle continue à nous obtenir les dons qui assurent notre salut éternel : c'est pourquoi la Bonne Vierge est invoquée dans l'Église sous les titres divers comme : avocate – auxiliaire - secourable – médiatrice ".

Le théologien catholique par excellence, Thomas d'Aquin (1225-1274), n'aurait pas accepté l'Immaculée Conception de la Vierge (dont on parlait déjà) ⁴³ et le Père Congar pose la question : "Peut-on dire que la Vierge est distributrice de toutes les grâces. Nous n'avons pour l'affirmer aucun texte de l'Écriture, aucune autorité patristique ou ecclésiastique " ⁴⁴. Malgré ce, la hiérarchie catholique a voulu depuis le quatrième et cinquième siècle placer, auprès de la Divinité redoutable et justicière " une figure moins inexorable, plus douce et d'essence maternelle ⁴⁵ revitalisant ainsi au cours des âges les cultes païens d'Isis et de

⁴¹ *Soumis à cet ordre de Marie, les fils de la Réforme sont fidèles à Marie et bien plus respectueux de la Vierge que les catholiques qui font si souvent ce que Jésus n'a jamais enseigné.*

⁴² *Extrait de " Tempête sur l'Eglise " de Robert Serrou.*

⁴³ *Catholicisme et Protestantisme - Lettre pastorale du Synode Général de l'Eglise Réformée des Pays-Bas sur l'Eglise Catholique Romaine - édition " La Revue Réformée " 1952, p. 23.*

⁴⁴ *" Christ - Marie et l'Eglise " du Père Congar.*

⁴⁵ *La Vierge : essai sur la naissance de son culte, Colette Yver - Flammarion 1932. Il y est aussi question de la corédemption du genre humain par la vierge, p. 213.*

Persée. Dieu s'est humanisé en Jésus. Il a achevé son humanisation en Marie. C'est par la Vierge, pour une grande part, que l'Église jouit de son extraordinaire puissance de résorber le mal et de le tourner en bien. La conversion est une des spécialités de la Vierge et il est remarquable que la plupart des convertis ont pour elle une particulière tendresse " 46.

On pourrait se demander par quelle autorité l'église catholique se substitue à l'Écriture? "*quand sur un point de la doctrine les textes sont muets ou trop succincts il est normal que les croyants s'attachent à combler la lacune, à suppléer l'insuffisance des documents* " 47 d'où cette vérité qui donne la primauté à la Tradition sur l'Écriture : "*On accède au Père par son Fils et au Fils par sa Mère* " 48, et cela est vrai pour les catholiques même si l'Écriture déclare "*que nous n'avons qu'un Avocat auprès du Père... seul Médiateur entre Dieu et les hommes. Jésus-Christ... médiateur de la nouvelle alliance* (1 Jean 2 : 1 – 1 Timothée 2 : 5 – Hébreux 12 : 24).

Il apparaît donc au lecteur impartial de la Bible que la mariologie et sa conséquence outrageante pour le Seigneur (la Corédemption de la Vierge) "est une excroissance, une forme malade de la pensée théologique. De telles excroissances doivent être amputées. Il s'agit d'un autre Évangile 49 : autre Évangile venu du fond des âges, inspiré par l'ascétisme païen et juif qui dès le quatrième siècle pénètre l'Église imposant entr'autre le célibat des prêtres et provoquant ainsi les refoulements sexuels inévitables, inspirant le culte de la femme avec les romans courtois et les chansons de gestes, s'extériorisant enfin dans la Chevalerie, les Croisades, autre source de problèmes sexuels, magnifiant enfin . . . la Dame, la Mia Donna ou Madone " 50.

L'hérésie catholique apparaît aujourd'hui comme une évidence. Elle est réellement une perversité de la Vérité révélée. Nous le déclarons avec charité mais fermeté, le système catholique, tout en affirmant avoir fait quelques pas vers une Réforme de structures et de pratiques ne cesse d'accentuer, avec une superbe et une volonté infrangibles le fossé qui le sépare de l'Écriture Sainte.

Le lecteur catholique de la Bible, dont la lecture est maintenant encouragée et même pratiquée en chaire dans bien des églises peut se demander, et d'autres avec lui, si le Christianisme dans son ensemble ne vit pas aujourd'hui les *conditions morales et spirituelles qui ont provoqué la Réforme du 16^{ème} siècle*. Pourtant nos ancêtres ont fait cette réforme sans avoir à combattre les apports humains et païens de l'Immaculée Conception, de l'Infaillibilité du Pape, de l'Assomption et de la Corédemption de la Vierge. Ils eurent néanmoins assez de motifs pour vouloir obéir à Dieu et à sa Révélation plutôt qu'aux hommes... Ils ne purent autrement...

Aujourd'hui la Mariologie qui n'a pas encore atteint ses conséquences inéluctables témoigne d'une impossibilité absolue, pour notre conscience de croyants bibliques NON SEULEMENT d'envisager une union organique avec l'Église catholique... mais même un rapprochement sentimental, de convenance ou d'opportunité stratégique, au plan doctrinal avec elle. Le christianisme catholique est une pyramide trinitaire mais à quatre faces. Il nous

⁴⁶ Extraits des " Cahiers de la Vierge ", n. 8 A.D. Sertillanges - éditions du Cerf, 1936.

⁴⁷ Daniel Rops, déclaration du 28-10-50.

⁴⁸ Cardinal Felin à Chartres le 27 mai 1952.

⁴⁹ Du théologien réformé Karl Barth.

⁵⁰ Ce paragraphe est très remarquablement développé dans le livre du professeur Giovanni Miegge « La Vierge Marie ».

faut choisir entre la Madone portant son bambino dans les bras et le CHRIST SEUL, serrant sur son cœur la brebis perdue et retrouvée. Peut-être s'agit-il de TOI, cher lecteur. R.T.

N.B. : Les paragraphes 4.19 et 4.20 ont été ajoutés à l'ouvrage de F. Marsault dans un souci de mise à jour de l'évolution du dogme catholique.

4.21 RÉSUMÉ

Le résumé de tout ce que nous avons dit se trouve dans le tableau en fin de document, et montre au premier coup d'œil quelles sont les principales doctrines condamnées par l'Évangile et l'époque à laquelle elles ont pris naissance.

On peut voir d'après ce tableau, que, si l'Église papale mérite dans toute la force du terme d'être appelée *romaine*, elle ne peut en aucune façon prendre le titre d'*apostolique*, car, loin de venir des apôtres, la plupart des doctrines qu'elle professe sont empruntées au paganisme ou ont été inventées par elle dans le cours des siècles et bien longtemps après l'âge apostolique. D'ailleurs cette fabrication de nouveaux dogmes ne s'arrête pas. Hier c'était l'*infaillibilité* du pape ; demain ce sera l'*assomption* de Marie⁵¹. Jusqu'ici l'assomption n'est pas un dogme de foi ; mais un récent Congrès a formé le vœu que le pape décrète l'obligation pour les catholiques de croire que la mère de Jésus est montée corporellement au ciel. L'esprit d'aberration s'est tellement emparé de l'Église romaine, que cette invention a été déclarée article de foi, dogme obligatoire. Pie X n'a-t-il pas déjà déclaré que, si Pie IX a été le pape de l'immaculée conception, il voulait être, lui, le *pape de l'assomption* ? Ce dogme sera sans aucun doute suivi par d'autres⁵², encore en formation, et c'est ainsi que, jusqu'au jour de sa chute, Rome enfantera l'erreur et le mensonge.

5 RETOUR A L'ÉVANGILE

Nous voici arrivés à la fin de notre tâche. Nous avons mis en lumière les enseignements de l'Évangile, tels que le Christ lui-même les a donnés, et nous avons admiré, en les prenant ainsi à leur source, la grandeur et la simplicité du pur christianisme. Nous avons montré ensuite aux amis de la vérité comment, par suite de déviations successives, l'Église romaine n'a pas craint, dans le cours des siècles, d'ajouter à la doctrine du Christ une foule de pratiques, de dogmes et de cérémonies, imposés aujourd'hui par elle comme articles de foi, mais en opposition complète avec la Parole de Dieu et sévèrement condamnés par l'esprit comme par la lettre de cette divine Parole.

En débarrassant l'enseignement du Christ de toutes les alluvions déposées par les siècles, c'est-à-dire en remontant à la source même, nous découvrons ainsi un christianisme tout nouveau, lumineux, plein d'attraits, fait pour notre cœur comme notre cœur est fait

⁵¹ voir paragraphe 4.19

⁵² voir paragraphe 4.21

pour lui. C'est bien là dans toute la force du terme, comme l'indique le mot même d'Évangile, *la bonne nouvelle* apportant avec elle pour tous ceux qui la reçoivent toutes les richesses infinies de l'amour de Dieu : le salut, la joie, le bonheur et l'espérance éternelle.

Le christianisme du Christ, c'est la bonne nouvelle de l'amour de Dieu envers tous les hommes, "*car, dit Jésus, Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle*" (Jean 3 : 16). Il veut que tous les hommes soient sauvés et il les appelle tous au véritable bonheur.

Le christianisme du Christ, c'est la bonne nouvelle du *salut* gratuit, sans argent, sans aucun prix, sans absolution du prêtre et sans aucun prêtre, sans vaines satisfactions, sans cérémonies puériles, salut complet, salut certain, reçu simplement par la foi enfantine d'un cœur humilié et repentant qui répond plein de confiance à cet appel du Sauveur : " Venez à moi et je vous soulagerai. "

Le christianisme du Christ, c'est la bonne nouvelle de la *liberté*. Comme le dit saint Jacques, au chapitre 1, verset 25, c'est la loi même de la liberté : liberté à l'égard du péché dont le grand Libérateur a brisé les chaînes, liberté à l'égard des hommes qui n'ont plus ni le droit de dominer sur notre conscience en nous imposant le joug d'un clergé quelconque, ni le pouvoir de nous ouvrir ou de nous fermer le ciel au gré de leur volonté et parfois de leurs caprices.

Le christianisme du Christ, c'est la bonne nouvelle du *bonheur* véritable, ici-bas d'abord et dans le ciel ensuite : *ici-bas*, car dans toutes nos luttes, nos épreuves, nos difficultés nous avons avec nous le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions et réjouit nos cœurs en y faisant rayonner son amour ; *dans le ciel*, car Jésus nous donne la ferme assurance, qu'au jour où Dieu nous rappellera de ce monde, toute larme sera essuyée de nos yeux et que nous vivrons éternellement au sein d'une félicité parfaite. " Là où je suis, dit-il, vous serez aussi ".

Avec le christianisme du Christ, plus de *prêtre* : le Christ seul est le grand prêtre ; plus de *messes* vendues à prix d'argent : le sacrifice de la croix suffit pour nous purifier pleinement et gratuitement de tout péché ; plus de confessions auriculaires : Jésus seul est notre confesseur et notre intercesseur auprès de Dieu ; plus de *tarif pour les grâces divines* : elles sont accordées en toute abondance et sans aucun reproche à quiconque les demande avec foi (Jacques 1 : 6 et 7) ; plus de *purgatoire* d'où le prêtre tire les âmes à force de messes, c'est-à-dire à force d'argent : Dieu donne son ciel et ne le vend pas ; plus de *pèlerinages* insensés, plus d'absurdes *superstitions*, propres seulement à renforcer la puissance du clergé en maintenant les foules dans l'esclavage et l'ignorance : *Jésus seul est la lumière du monde et celui qui le suit ne marche plus dans les ténèbres, mais il possède la lumière de la vie* (Jean 12 : 46) ; plus d'*intolérance*, plus de *persécutions religieuses*, plus d'*inquisition* barbare et sanglante : Jésus ne veut pas contraindre les âmes et les violenter ; il veut les gagner à force d'amour, de compassion et de miséricorde, et ne fait appel qu'à leur libre volonté.

C'est ainsi que le fondateur de la religion chrétienne, le maître infallible et saint qui seul a pu dire : "*Je suis la vérité*" (Jean 14 : 6), se présente encore aujourd'hui au monde avec cet Évangile éternel, tout rayonnant de lumière, de miséricorde et d'amour. A l'heure présente comme aux jours de sa vie terrestre, il crie à tous : "*apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes*" (Matthieu 11 : 29).

Et maintenant il faut choisir entre l'enseignement de Jésus et l'enseignement des hommes, entre l'admirable doctrine de l'Évangile et les altérations sans nombre qu'on lui a

fait subir, c'est-à-dire enfin entre le Christ et le pape, entre la vérité et l'erreur, entre la lumière et les ténèbres, entre le roc de la certitude et le sable mouvant du doute et de la superstition.

Quel sera notre choix ? Nous attacherons-nous à l'infaillible Parole du Christ ou aux décisions nébuleuses, contradictoires, antichrétiennes des papes, des conciles et des docteurs de l'Église romaine ? Il faut se décider. Quand la voix de Dieu même nous crie du haut du ciel : *"Celui-ci est mon Fils mon élu: écoutez-le !"* (Luc 9 : 35), qui donc serait assez insensé pour s'écarter en quoi que ce soit des préceptes du Fils de Dieu ? Quand le Sauveur lui-même nous déclare avec une incomparable solennité que la parole annoncée par lui nous " jugera " au dernier jour (Jean 12 : 48), qui ne tremblerait à la seule pensée de préférer à cette Parole Divine de pernicieuses erreurs et de vains commandements d'homme ? Comment ne pas s'écrier avec le prophète Esaïe : *"A la loi et au témoignage ! si l'on ne parle pas ainsi, il n'y aura point de lumière pour le peuple"* (Esaïe 8 : 20). *"Le ciel et la terre passeront, a dit le Christ, mais mes paroles ne passeront point"* (Matthieu 24 : 35). Heureux celui qui bâtit sur ce fondement inébranlable tout l'édifice de sa foi, de son salut et de son espérance !

Dans la solennelle déclaration qui termine l'Apocalypse nous avons comme la réponse de Dieu à quiconque cherche la vérité : *"Je déclare, moi, à quiconque écoute les paroles prophétiques de ce livre : qui oserait y faire des surcharges, Dieu le chargera de tous les fléaux décrits dans ce livre. Et qui oserait retrancher aux paroles de ce livre prophétique, Dieu retranchera son lot de l'arbre de Vie et de la cité sainte décrits dans ce livre"* (Apocalypse 22 : 18 et 19).

Il y a ici une question de vie ou de mort. Rester inébranlablement fidèle à la Parole du Christ, c'est la vie ; délaisser cette règle divine, c'est la mort. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende !

Tout ami de la vérité entendra. Toute âme droite et sincère dira avec nous : il faut en revenir à la parole du Christ ; il faut laisser là les enseignements des hommes, papes, conciles, docteurs, pour bâtir l'édifice de notre foi, et de notre espérance sur ce roc inébranlable ; il faut nous asseoir aux pieds de Jésus, comme Marie de Béthanie, et écouter comme elle la parole du divin Maître (Luc 10 : 42). Elle avait choisi la bonne part qui ne devait pas lui être ôtée ; c'est ainsi seulement que nous la choisirons à notre tour et que nous la posséderons pour l'éternité.

Cher lecteur, qui que tu sois, c'est là pour toi mon vœu et ma prière.

**TABLEAU DES PRINCIPALES NOUVEAUTES
AJOUTEES AU CHRISTIANISME ET CONDAMNEES PAR L'ÉVANGILE**

DOGMES, CEREMONIES ET PRATIQUES RELIGIEUSES AJOUTES AU CHRISTIANISME	Dates de leur apparition	
	Premières traces	Adoption officielle
Les prières pour les morts	vers 210	5 ^{ème} siècle
Les moines et les couvents	vers 250	5 ^{ème} siècle
Le culte des saints et des anges	vers 350	609
Le culte de la vierge	vers 360	431
Le culte des reliques	3 ^{ème} siècle	787
Le purgatoire	450 à 600	978 et 1439
L'abstinence des viandes. Le carême		5 ^{ème} siècle
Les indulgences		1300
La papauté	4 ^{ème} siècle	606
Le culte des images	4 ^{ème} et 5 ^{ème} siècle	787
Le culte de la croix	4 ^{ème} siècle	
Le célibat des prêtres		1074
La confession auriculaire	vers 350	1215
L'extrême onction	850	1439
La fête de la Toussaint		835
La transsubstantiation	vers 850	1059 et 1215
Le sacrifice de la messe		1545
L'usage du chapelet	1090	12 ^{ème} siècle
L'adoption des 7 sacrements	1060 à 1200	1547
Le retranchement de la coupe		1415
La fête-Dieu	1264	1310
L'immaculée conception	1160	1854
L'infaillibilité du pape		1870
L'assomption de la vierge Marie		1950
La corédemption de la vierge Marie		1968